

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 56 - Octobre
Novembre 2008



L'EVENEMENT
IAN KERSHAW
INTERVIEW EXCLUSIVE

FIGHT ON !
LA RENTREE DE
FRANCOIS DELPLA



en partenariat avec

LIGNE DE FRONT



FUSILIERS MARINS A STALINGRAD

Le nid d'aigle

Le 740th Tank Battalion

La mort du general Castle



HISTOMAG'44

Equipe de rédaction

Stéphane DELOGU
 Prosper VANDENBROUCKE
 Alain LELARD
 Eric GIGUERE
 Philippe MASSE
 Frédéric DUMONS
 Laurent LIEGEOIS
 Philippe PARMENTIER
 Henri REGISTER

Contact rédaction
 juin1944@wanadoo.fr

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Axe et alliés



Batterie de Merville

PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer



SOMMAIRE

- Page 3 - Edito
- Page 4 - Courrier des lecteurs, la presse, les livres
- Page 8 - Le saviez vous ?
- Page 11 - Ian Kershaw, l'interview
- Page 21 - Fight On !
- Page 27 - La mort du General Castle
- Page 37 - Le Nid d'Aigle
- Page 41 - Les fusiliers marins à Stalingrad
- Page 50 - Le 740th Tank Battalion

L'édito

Avec plusieurs éditos édulcorés à la suite, on a pu supposer que le ton quelquefois incendiaire de cette petite bafouille régulière avait souscrit un contrat de longue durée chez Chamallow, un genre de succédané sucré aux cornichons vinaigrés, un alter ego gentillet, une transposition fantasmagorique du pays de Candy. Toutes nos excuses de vous avoir induit en erreur aussi involontairement. Vous savez ce que c'est, on s'habitue vite au confort moite d'un fauteuil Chesterfield au coin du feu, devant un bon bouquin, le Cocker familial qui dort paisiblement en ronflant et un verre de bon millésime à portée de main. C'est agréable mais ça ne dure pas. On va donc profiter de ce retour aux sources éditoriales pour vous en balancer quelques unes qui devrait vous tenir en éveil, tout le contraire d'une réception de charité à Windsor.

Puisque vous êtes de plus en plus nombreux à nous lire, sachez chères ouailles, que vous baignez en plein phénomène paranormal, tels Mulder et Scully au plus fort de leurs pérégrinations : vous parlez à des morts. Tout au moins êtes vous supposés le faire, puisqu'il semblerait que le gotha des aficionados de l'histoire nous prête un destin funeste, certains encore plus prévoyants auraient déjà commencé à écrire notre homélie funèbre. Peut être même qu'une fois cette feuille de chou engloutie, nous aurons cessé d'exister. Il ne reste qu'à choisir les Chrysanthèmes, les litanies, et quelques autres menus détails avant qu'un détachement de veuves et de croques morts endimanchés nous conduisent en bon ordre au boulevard des allongés. Cette annonce aurait de quoi nous inquiéter et, fidèles à la méthode Coué, nous aider à passer pour de vrai l'arme à gauche. Faut pourtant relativiser devant la mort, comme disait tante Huguette, puisque d'authentiques vivants se sont rendus compte au bout de quarante ans que l'administration, fidèle aux miracles dont elle a quelquefois le secret, les considérait morts et enterrés. Le plus rigolo de tout ça, c'est la batterie de démarches qu'ont du entreprendre les malheureux défunts pour finir par faire comprendre au guichetier de service qu'ils respiraient aussi bien que lui. Il nous arrive un peu le même truc figurez vous, à ceci près qu'on espère ne pas être obligés de prouver qu'on préfère encore le steak frites aux pissenlits. Nous rassurerons donc ceux qui, bien intentionnés, nous prêtaient une envie pour le moins farfelue de passer l'arme à gauche. On espère que les faire part n'ont pas encore été imprimés, vu qu'on voudrait surtout pas que quelqu'un y soit de sa poche. Le forum est donc toujours vivant, merci pour lui. Selon les mêmes sources, l'Histomag ne vaudrait pas mieux, en chute libre sans parachute et promis aux affres de l'oubli : tout ne serait qu'une question de semaine. Pas contrariants pour un sou, on vous avouera en robe de bure être plus proches du paradis que des Folies Bergère. L'interview exclusive de Ian Kershaw recueillie par notre équipe de joyeux drilles en goquette à Paris, un chapelet d'articles aussi pointus que gratuits, la rentrée littéraire de François Delpla, tout ça n'existe pas, considérez qu'il s'agit d'une hallucination collective. A l'inverse, si vous n'avez pas fumé la moquette démesurément, vous constaterez que pour des futurs macchabées, on se porte plutôt bien. Si au contraire, on applique une certaine logique mathématique qui veut que toute entreprise viable doit faire peau neuve et se remettre en question de temps à autre si elle ne veut pas couler à pic, dans ce cas précis on reconnaîtra une certaine justesse de raisonnement.

Toute structure a non pas une durée de vie limitée, mais un mode de vie qu'elle doit faire évoluer en fonction de son âge et de son public. On a estimé à juste titre qu'il était temps de dépoussiérer les meubles, redonner un coup de fouet à la baraque et changer les costards qui devenaient un peu élimés aux entournures. Depuis six ans qu'on trimballe nos galoches sur la toile, c'est loin d'être inutile : c'est même salubre. Sous la houlette de l'infatigable Pierre Chaput pour qui l'informatique n'a pas plus de secret que la bicyclette pour Eddy Merckx, le forum va commencer par recevoir un lifting bon teint grâce au dernier cri des structures spécialisées fora : Phpbb3. Avec à la clef, quelques nouvelles perspectives qui vont plaire et être utilisées sans risque d'usure. On va éviter de vous faire l'inventaire de tous les projets en gestation, vous auriez le tournis. Vous les découvrirez au fur et à mesure en même temps que ceux qui pensaient décrocher le pompon au jeu de la chaise musicale. Ces derniers, jamais avare de perspective lorsqu'il s'agit de voir les autres s'étaler auront le choix de cette alternative : ou se remuer avec la même intensité, soit être très patients. Notre forum a donc entamé une vaste réflexion qui devrait l'aider à mieux anticiper ce à quoi ressemblera la toile de demain, qui risque d'être assez éloignée des fora de grand papa ou le Php faisait figure de must. Il est maintenant temps à la communauté des pianoteurs de s'ouvrir au monde réel, de sortir de son cocon informatisé protégé par l'anonymat des pseudos. La culture virtuelle a vécu. Elle a eu de belles années, certes, mais elle a vécu. Nous sommes de ceux qui pensent que sans franchir cette barrière virtuelle aussi protectrice que perfide, le crash se profilera de manière évidente. L'intégration à la vie factuelle fera partie des critères à intégrer dans une perspective d'avenir si l'on veut se donner la moindre chance de perdurer.

Les foras historiques n'échappent pas à cette règle et les risques qui les guettent sont les mêmes que ceux qui ont causé la fin des Start Up des années 90. Peut être qu'on se vautre royalement après tout et que dans quinze ans, on retrouvera le même public, les mêmes débats ponctués des mêmes questions autour de l'histoire qui aura été visitée trente six fois de la même manière. Sans bien sûr provoquer le moindre signe d'érosion, ça coule de source. C'est tout le mal qu'on souhaite aux survivants, puisque comme on vous l'a annoncé plus haut, on sera morts. Et que, de fait, les pérégrinations du web nous seront aussi essentielles que nos premières chaussettes.

Vous nous permettez pourtant de rappeler que si ce qui était figé était béni par une grâce divine qui lui enlevait tout risque d'être un jour frappé de péremption, ça se saurait depuis longtemps. Un forum doit il être géré comme une entreprise ? c'est un peu plus complexe. Pour que le principe soit viable, il faut garder à l'esprit deux fondamentaux : sans approche professionnelle, la qualité finit un jour par être montée du doigt, voilà pour le premier point. Oublier que les membres, admins, modos d'un forum y viennent par plaisir sans en tirer un avantage matériel est une couillonnade non moins dangereuse. D'où l'intérêt de trouver le juste équilibre entre plaisir et qualité, et comme c'est généralement de la qualité que le plaisir naît, vous comprendrez que l'équilibre est plus facile à expliquer qu'à trouver. C'est à cette autre forme de réflexion que nous nous exécutons en bon petits soldats. Quel ton donner à un forum ? doit il être élitiste ou permissif ? Ni l'un ni l'autre mon colon. Il doit être accessible et sérieux à la fois, choisir le ton qui lui convient et le public qui lui colle à la peau. Nous abordons peu le militaria et encore moins la reconstitution ; non pas par choix déontologique, mais tout simplement parce que d'autres le font mieux que nous. Tout comme lorsqu'on est dans une démarche de compréhension de l'histoire on va flâner chez ceux qui c'est le crédo. C'est le nôtre, nous l'assumons sans détour, reste à trouver l'équilibre entre une nécessaire crédibilité et une ouverture aux jeunes sans lequel tout projet à long terme est voué à l'atterrissage en catastrophe. C'est dans cet esprit que de nouvelles fonctions seront mises prochainement en place dont des cours de soutien en ligne pour les 14-20 ans. Non pour parler de Band of Brothers, mais pour aider les plus jeunes à la compréhension de l'histoire. Comment faire pour arriver à un truc pareil ? Très simple, il suffit d'aller les chercher là où ils se trouvent : dans les lycées, les collèges et les Fac. Et c'est en cela que la communication externe devient essentielle à Internet, usine à gaz quelquefois prétentieuse qui a cru un jour qu'elle pourrait remplacer les principes essentiels des relations humaines. Les journées Robert Lelard, le projet Atlantic 2009, l'Histomag, tout nous porte vers l'extérieur de manière irrémédiable et totalement volontaire. L'internet de demain sera un outil de retour à la réalité humaine, rien de plus et rien de moins. Les ados rompent leurs idylles sur MSN, les blogs où l'on déblatère en photos et musique sur ce qu'on se racontait autrefois à la sortie du bahut foisonnent, on a des potes partout dans le monde : suffit de recevoir un SMS pour dire, fier comme Artaban et en bombant la guérite : « *Tiens, j'ai des amis !* ». La réalité est que personne n'a jamais été aussi seul depuis qu'il est persuadé d'avoir des légions d'amis. Un ami, c'est un être palpable, fait de chair, de sentiments, de fous rires, quelquefois de coups de gueule, quelqu'un qui vous donne la force de vous relever, d'aller plus loin et de vous réaliser dans ce que votre propre parcours a de plus sacré. Et si tous ces bienfaits peuvent se trouver sur Internet ils ne se développent qu'une fois la barrière virtuelle franchie. Après mûre réflexion, on se demande pourquoi on vous raconte tout ça, puisqu'on se porte tellement mal que même des intraveineuses de kérosène ne nous aideront pas à passer l'hiver. Si avez l'impression du contraire, pincez-vous un bon coup et allez vous coucher. C'est que vous avez pris un coup de chaleur ou de matraque. C'est donc post mortem qu'on inaugurera une stèle en juin prochain du côté de CAEN, que le forum proposera une voire deux soirées ouvertes au public en 2008, proposera à ses membres de nouvelles journées qui fêteront leur 5^{ème} anniversaire, vient de faire imprimer 4000 cartes de visites personnalisées et accrochera de nouveaux auteurs de la trempe de Ian Kershaw. Et comme on ne va pas tarder à claquer, ce qui est dommage pour nous et surtout irréversible, on n'a même pas pris le temps de vous expliquer le reste vu que le temps nous est compté. On se consolera en rappelant que personne n'est immortel et qu'on finira bien par retrouver tout le monde là où notre place a si aimablement été réservée. On ne donne pas trois jours avant que ne reprennent les débats enflammés, l'histoire qui défait et se refait, les fausses annonces, les vrais départs, la roue qui tourne et la vie qui reprend ses droits, même au paradis des fora. Le cycle perpétuel revu sous un angle moins austère si vous préférez. Au mois prochain si nous sommes encore de ce monde.

Le courrier des lecteurs

Nous publions désormais, dans chaque numéro, le courrier de nos lecteurs. N'hésitez pas à nous contacter pour nous faire partager vos réactions, impressions, desideratas, suggestions. Pour contacter notre rédaction : juin1944@wanadoo.fr

Bonjour,

Je relève une petite erreur dans le courrier des lecteurs de votre revue Histomag'44 du mois d'août. Vincent Le Gal, qui mentionne quelques erreurs dans votre article sur la défense du Tréport, écrit "*L'arme antiaérienne 2cm Oerlikon et d'origine Alliée*". Cette arme, certes abondamment utilisée par les Alliés, est d'origine suisse (comme les bonbons Ricola...).

Après cette petite remarque bien amicale, croyez-le bien, j'en profite pour vous féliciter pour votre travail et votre abnégation. Puissiez-vous continuer pendant encore de longues années. J'en profite aussi pour rappeler (ou informer pour ceux qui ne le sauraient pas encore) que dans chaque département, il y a des Archives départementales, où les amateurs d'histoire peuvent trouver des documents originaux concernant plus particulièrement l'histoire locale. La consultation est gratuite. De plus, de nombreuses publications voient le jour chaque année.

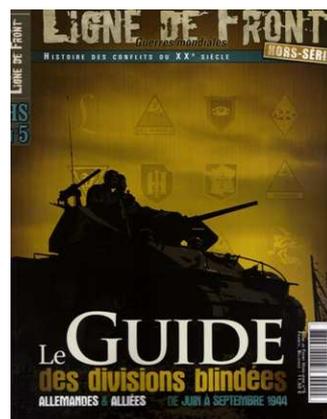
Cordialement,

Didier ARNOLD
Archives Départementales du Cher

La presse

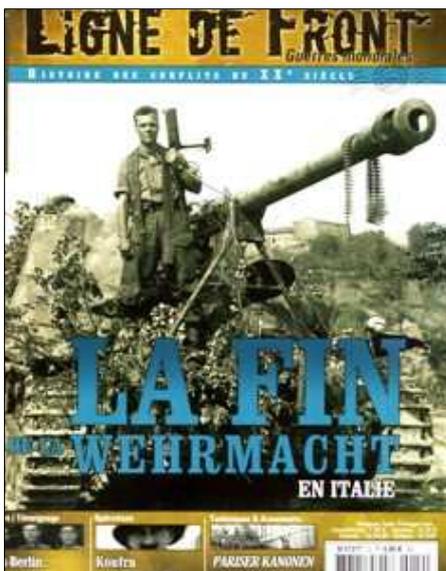


HORS SERIE N°02 Le guide des divisions



<http://www.ligne-front.com/>

Avec ce 5^{ème} Hors série, Ligne de front produit un pertinent condensé historique des divisions alliées et allemandes sur le front de l'ouest entre juin et septembre. Il s'agit donc d'un outil indispensable à la compréhension des combats blindés alors débutait la libération de l'Europe. **11.50 euros**



Paris brûlait-t-il ?

La mystérieuse histoire des *PARISER-KANONEN*

Il est 7h20 ce samedi 23 mars 1918. Par une froide matinée – il fait entre 3 et 4° –, la population parisienne commence à sortir de chez elle pour se rendre au travail. Une déflagration, relativement étouffée, retentit soudain au n°6 du quai de la Seine, dans le 19^e Arrondissement. Une bouche à incendie le long du canal de l'Ourcq est pulvérisée. C'est le début de l'incroyable histoire des Pariser Kanonen.

La Wehrmacht en Italie - La bataille d'Italie du Nord

Un dernier « tour de piste » de neuf mois

« Nous savions qu'aux commandes de ces forces d'Italie se trouvait le Generalfeldmarschall Albert Kesselring, l'un des officiers les plus compétents des armées de Hitler. Il avait servi brillamment dans l'artillerie allemande, les forces aériennes, et avait fait partie de l'état-major général avant-guerre. Kesselring était très qualifié, à la fois comme commandant en chef et comme administrateur, et il conduisit les opérations en Italie avec une grande habileté pendant deux ans, après quoi il fut transféré sur le

Front de l'Ouest en Allemagne. Je fus heureux de le voir partir. Il était particulièrement rapide pour réorganiser ses forces et porter ses réserves directement contre nos attaques. »

Koufra La victoire symbolique

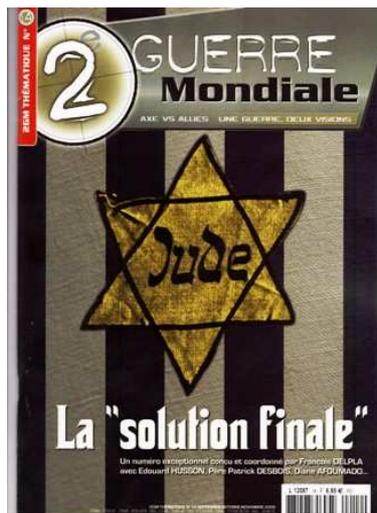
Dès son arrivée au Tchad, Leclerc veut frapper fort en enlevant l'oasis italienne de Koufra qui garde le sud-est de la Libye. Relais aérien entre la colonie italienne et l'Éthiopie - grâce à son terrain d'aviation et ses installations radio - la palmeraie est défendue par le fort d'El-Tag et surtout la puissante *Compagnia Sahariana* di Cufra, une compagnie saharienne motorisée composée de « blédards » expérimentés. Mieux armés et mieux équipés, les Italiens bénéficient en prime d'une couverture aérienne offrant appui et observation. Bref, de quoi faire réfléchir et hésiter le plus téméraire des capitaines, surtout lorsque l'on prend en compte la nature du terrain qui devra être franchi par les assaillants. Pourtant, ces difficultés, Leclerc n'en a cure car pour lui seul compte le fait de remettre la France en guerre, conformément aux ordres du général de Gaulle !

Paris - Berlin via Stalingrad - Témoignage de guerre d'un « Frontovik » franco-russe Vladimir Raymond Pussey naît à Paris le 9 mai 1921. Il est l'unique enfant d'un père français et d'une mère d'origine russe. En 1934, tous trois partent s'installer en URSS où la mère de Vladimir conserve de la famille. Les Pussey résident dans la RSS d'Ukraine, tout d'abord dans l'Oblast d'Odessa, sur la mer Noire, puis dans la capitale, Kiev. C'est là qu'à l'aube du 22 juin 1941 la guerre les surprend lorsque la *Wehrmacht* franchit partout la frontière germano-soviétique. C'est là également que débute le récit inédit de M. Pussey que nous vous proposons dans ce numéro et qui vous conduira jusqu'à Berlin en 1945, après un détour par l'enfer de Stalingrad. Comme tous les témoignages, de par son objet et l'ampleur de la période qu'il embrasse, celui-ci comporte bien sûr quelques vides que l'on souhaiterait pouvoir remplir. Du fait de changements fréquents dans le rythme, le récit est tantôt très personnel, tantôt lointain et général. Mais il n'en reste pas moins qu'un parcours exprimé avec autant de sincérité, aussi riche et singulier que celui de M. Pussey se devait d'être relaté, et ce d'autant qu'il présente une vision de la guerre du côté soviétique assez rarement évoquée alors que les traductions de récits allemands sont légion. Que celui-ci en soit, ainsi que sa famille, chaleureusement remercié. Parcours singulier d'un Franco-Russe exilé de 20 ans.

La bataille du Médoc

A l'assaut de la « Forteresse Gironde »

À la fin du mois d'août 1944, une importante garnison allemande défend le front du Médoc, en Gironde, au sein des poches de l'Atlantique. Cette région, connue mondialement pour son vin, va être le théâtre de la plus importante bataille de la Seconde Guerre mondiale en Aquitaine, et sans doute l'une des moins connues de la Libération.



2^{ème} Guerre Mondiale Spécial « Judéocide »

Avec ce hors série préparé et coordonné par François Delpla, le magazine dirigé par Nicolas Pontic propose un tableau complet de l'histoire de l'antisémitisme et de la solution finale. Les lecteurs reconnaitront certains auteurs tels le Père Patrick Desbois, Edouard Husson et Diane Afoumado. Une passionnante étude sur les Einsatzgruppen est par ailleurs proposée par Daniel Laurent. Accessible à un large public et non moins très complet et documenté, ce hors série

Disponible en kiosque et maisons de la presse depuis du 25 septembre

Les livres

par Philippe MASSE

Cinq mots forts de la propagande nazie de Ralph Keyzers, éditions Klincksieck



Janvier 1935, Hitler abat sa première carte : la Sarre est librement incorporée au Reich. Sous couvert de plébiscite populaire, Hitler met au point une formidable machine à persuader, un vrai réarmement rhétorique, préalable au réarmement pur et simple. Le 13 janvier 1935 marque le premier triomphe en politique étrangère de la propagande nazie. L'ambiguïté fondamentale des consultations populaires, et démocratiques, est violemment mise à jour, quand le vote libre se combine avec la propagande dirigée. Ralph Keyzers a relevé — *dans la presse allemande acquise à l'idéologie nazie, dans Mein Kampf mais aussi dans les journaux sarrois d'opposition* — les cinq cartes maîtresses de ce coup de poker diplomatique : comme cinq mots (*Terror, Emigrant, Separatist, Gift* [poison] et *Element*) ont fabriqué un triomphe électoral. Comment cette machine à cinq termes a pu prendre de court les États démocratiques, incrédules, impuissants et désarmés, après avoir été méprisants face à cette forme nouvelle et résolument moderne de la politique : la fabrication médiatique d'un vocabulaire politique à effet immédiat. Un livre dont l'auteur a le mérite de considérer l'histoire sous un angle différent. Il démontre ainsi que l'arrivée au pouvoir du NSDAP ne doit rien au hasard, mais bien au contraire fut favorisée par des méthodes de propagande redoutables. **19,00 euros**

<http://www.klincksieck.com/livre/?GCOI=22520100720090>

Le saviez vous ?

Par Philippe Parmentier
et Laurent Liégeois

« L'Hiver de la Faim » aux Pays-Bas

Les populations civiles, lors du dernier conflit mondial, ont subi avec plus ou moins d'intensité, les affres de la guerre. Un exemple parmi tant d'autres, est celui qu'une partie du peuple néerlandais a enduré pendant l'hiver 1944 et ce jusqu'à la fin du conflit.

Lors de l'opération « Market Garden », le gouvernement néerlandais exilé avait demandé aux cheminots bataves de se mettre en grève afin d'aider les Alliés pendant leur tentative de prendre les ponts sur le Rhin. Après la bataille, les allemands décidèrent de faire un embargo sur les denrées à destination de l'ouest des Pays Bas.

Les conséquences de ce blocus se firent sentir dès le mois de novembre 1944. Les stocks de nourriture des grandes villes se vidèrent rapidement. Les effets de l'embargo se firent sentir rapidement pour la population. Les rations journalières de la zone encore occupée par les allemands étaient de 1400 kcal en août 1944, elles tombèrent à 1000 en décembre pour atteindre moins de 500 en avril 1945. Les restrictions ne se limitaient qu'aux denrées alimentaires. Une fois les réserves de combustible consommées, les néerlandais coupèrent les arbres des villes et allèrent jusqu'à brûler leurs meubles et leurs livres pour se chauffer.



Les AVRO Lancaster de la RAF larguent de la nourriture à basse altitude sous les acclamations de la population affamée (DR)

Cette période de pénurie, connue aux Pays-Bas sous le nom de « l'Hiver de la Faim », a duré jusqu'à la Libération en mai 1945. Le bilan humain est lourd. Près de 30 000 personnes périrent en raison de la famine ou des conséquences d'une malnutrition prolongée. La faim était telle que certains moururent empoisonnés après avoir mangés des bulbes de tulipe.

A la fin du conflit, du 29 avril au 8 mai et avec l'accord des troupes d'occupation allemande commandée par le général Blaskowitz, une opération aérienne fut montée afin de ravitailler les civils néerlandais. L'opération Manna permit aux Avro Lancaster de la RAF ainsi qu'à des B-17 de l'US Air Force de larguer à très basse altitude (moins de 150 m parfois) près de 7 000 tonnes de nourriture. Parallèlement à cette opération, de la farine provenant de Suède servit à pétrir ce que les néerlandais appellent encore aujourd'hui le « pain suédois ».

Sources :

<http://www.badpennybook.com/dutchfamine.html>

<http://www.lancastermuseum.ca/manna.html>

<http://operationmanna.secondworldwar.nl/>

Le Fliiegerfaust est une arme individuelle portative qui peut être considérée comme l'ancêtre des missiles Sol-Air Stinger ou Mistral. Ce système d'arme développé par HASAG (Hugo Schneider AG) en 1944 et à la demande d'Adolf Hitler, est un lance-roquettes portatif anti-aérien. Il a été décliné en deux versions : le Fliiegerfaust A possédait quatre canons de 2 cm. Les projectiles pesaient 90 g, la charge explosive

le Fliiegerfaust B (ou Luftfaust) était lui muni de neuf canons de 2 cm. Le magasin de neuf roquettes était chargé par l'arrière. La mise à feu était électrique. Elle libérait les roquettes en deux salves, la première de cinq et la seconde de quatre roquettes, espacées de 2/10 de seconde.

10 000 Fliegerfausts furent commandés ainsi que 4 millions de roquettes. Il n'en fut livré que 80 à la fin janvier et mis à disposition d'une unité de Sarrebruck afin d'effectuer des essais sur le terrain. Un prototype de lanceur muni de six canons de 3 cm fut aussi construit.



Caractéristiques

- Longueur du lanceur : 150 cm avec la charge
- Poids avec magasin chargé : 9 kg (dont 2,5 kg pour le chargeur de 9 roquettes)
- Diamètre des roquettes : 20 mm
- Mise à feu : électrique
- Vitesse initiale du projectile : 350 m/s
- Portée pratique: 300 à 500 m
- Portée maximale: 2 000 m
- Dispersion des roquettes : 20 m à 200 m, 40 m à 600 m

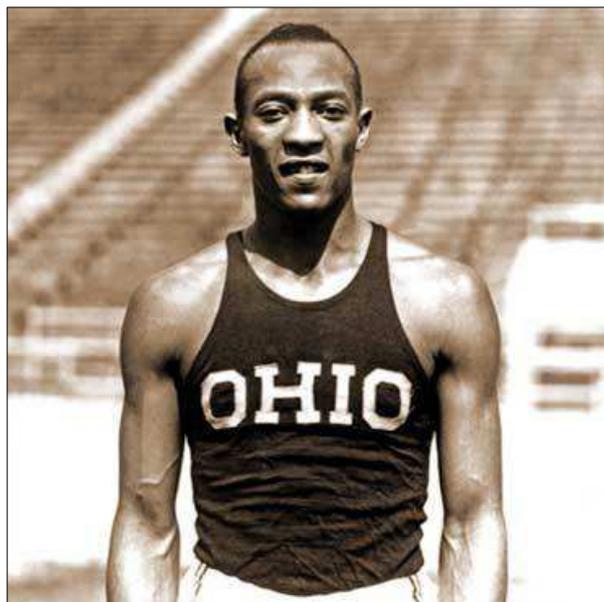
Source :

www.bellum.nu/armoury/Luftfaust.htm

Jesse Owens

En cette période olympique, voici une petite anecdote qui se déroula lors des Jeux Olympiques de Berlin en 1936. Tout le monde sait que le héros de ces J.O. de Berlin fut Jesse Owens. L'athlète américain y remporta 4 médailles d'or, mais sans l'aide de Luz Long, athlète allemand concourant pour l'Allemagne nazie, Jesse Owens n'en aurait probablement remporté que 3. Pourquoi ?

Le 4 août 1936 a lieu l'épreuve de saut en longueur. Jesse Owens, qui la veille a déjà remporté sa 1^{re} médaille d'or sur le 100 mètres, s'apprête à s'élancer afin de se qualifier pour la finale du saut en longueur. Il en est à sa troisième et dernière tentative. Bien que valables, ses 2 premières tentatives ont été annulées par les juges nazis qui ont décrété qu'il avait « mordu » la ligne (c'est-à-dire qu'il a posé son pied sur la partie délimitant l'aire maximale sur laquelle l'athlète peut prendre son élan avant de sauter). S'il rate son saut, il est éliminé de cette compétition !



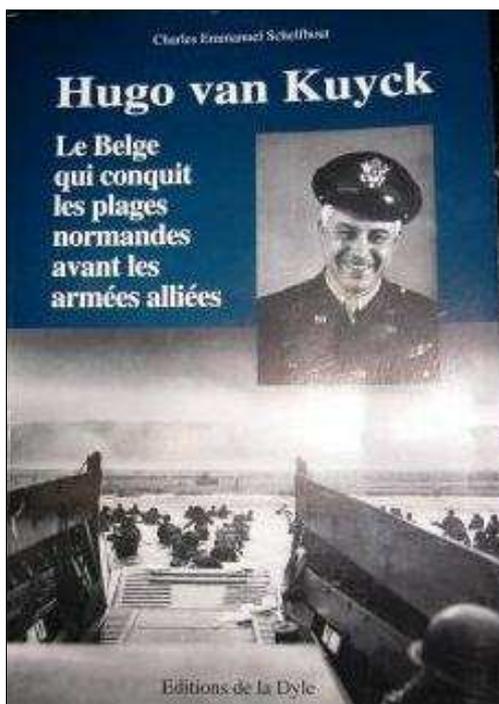
C'est alors que Luz Long s'approcha de lui et se présenta. Il suggéra à Owens de réaliser une marque quelques centimètres avant l'aire de saut, ce qu'il fit. Grâce à cette aide inopinée et très courageuse de la part de l'athlète allemand, Owens se qualifia et, le soir même, lors de la finale, il remporta sa 2^e médaille d'or en 2 jours ! S'ensuivit une indéfectible amitié entre les 2 hommes...

Sources :

<http://espn.go.com/sportscentury/features/00016393.html>

<http://www.linternaute.com/sport/magazine/dossier/gestes-fair-play/5.shtml>

<http://myroyalway.com/110/olympic-spirit-burns-strongly-luz-long/>



Hugo van Kuyck : le Belge qui dessina les cartes des plages du débarquement.

Hugo Van Kuyck est né à Anvers en 1902. Fils de bonne famille, il devient architecte (Il travaillera pour le cabinet Horta !). Mais sa passion, c'est la navigation.

Jeune, il navigue sur son propre bateau et se rend compte que les cartes des côtes qu'il parcourt, et des marées, ne correspondent pas à la réalité car elles ne sont pas mises à jour. Il se passionne alors pour les cartes géographiques et devient un spécialiste du calcul des marées. Fin des années 30, avec son premier bateau, il passe le canal de Panama et explore les côtes équatoriennes. L'armée des Etats-Unis lui demande déjà de chercher d'éventuels sous-marins Nippons.

En août 1942, il intègre l'armée américaine, avec le grade de capitaine dans un centre de recherches. Il y documente les barges de débarquement développées et construites par General Motors.

En 1943 il se rend en Angleterre où il est engagé dans le service de l'observation aérienne. Il est également instructeur de débarquement. Là, il perçoit l'extrême importance de prévoir l'endroit du débarquement pour que les barges, prévues à cet effet, se

rendent précisément là où elles doivent aller.

En 1944, il intègre l'unité de cartographie du Beach Intelligence Service de l'armée alliée. Il rassemble diverses informations (cartes postales et photos aériennes) sur les côtes européennes. En étudiant ces photos et il se rendit compte d'une erreur chronologique de ces dernières : le calcul des horaires des marées était erroné. Il refit les calculs et remit le tout dans le bon ordre.

Il entreprend également de redessiner les cartes de côtes de Normandie où le débarquement doit avoir lieu et participe à l'élaboration des cartes du débarquement. Il réalise des cartes doubles qui comprennent d'une part la carte des plages, où les troupes doivent débarquer, ainsi qu'un calque que l'on peut glisser sur la carte et qui sert à mesurer à quelles distances des plages les barges de débarquement pourront s'échouer en fonction de leur tirant d'eau, des horaires et des amplitudes des marées.

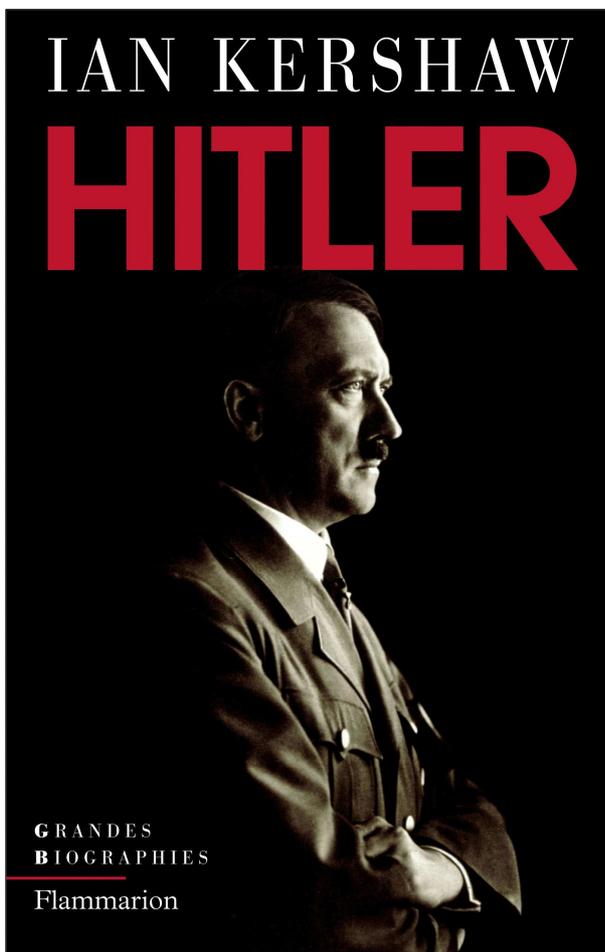
A la fin de la guerre : il est démobilisé par l'armée américaine. Il termine la guerre avec le grade de lieutenant-colonel et recevra diverses médailles (Dont la Bronze Star Medal). Il revient en Belgique après la guerre mais on lui reproche de ne pas s'être engagé auprès des forces armées belges. Il est même poursuivi par la justice car considéré comme réfractaire! Lors de la cour martiale, dont il est d'ailleurs le plus haut gradé, l'important est que celle-ci finisse par le blanchir. Il reçoit alors le grade de... sergent de l'armée belge! La marine, après quelques années corrigera le tir en le faisant capitaine de corvette de réserve.

Pour l'anecdote, Hugo Van Kuyck construit lui-même ses bateaux. Sa dernière création, l'Askoy II, avec laquelle il naviguera longtemps, sera revendue en 1974 par lui-même à un certain Jacques Brel lorsqu'il réalisera son projet de se rendre aux Marquises.

<http://podcasting.rtbf.be/montre/index.htm?key=LP-EST&chaine=lapremiere> (suivre le lien relatif à Hugo Van Kuyck)

Rencontre avec Ian Kershaw

Par Frédéric DUMONS



Invitée par les Editions Flammarion, notre équipe s'est déplacée à Paris le 9 septembre dernier à la rencontre de l'historien Britannique Ian Kershaw. L'interview préparée sur la base des questions préparée par les membres de notre forum s'est déroulée dans l'ambiance feutrée de l'hôtel Odéon. Nous tenons à remercier Francine Brobeil, attachée de presse, à l'origine de cette rencontre et grâce à qui des moments extrêmement forts ont pu être partagés avec M. Kershaw

Avec cette édition épurée présentée par Flammarion, l'imposante biographie de Hitler apparaît accessible à un plus large public (Photo Flammarion)

HistoMag : Hitler était-il un habile politicien plutôt qu'un militaire ? Était-il au contraire l'un et l'autre ?

Ian Kershaw : Je pense qu'il était les deux, dans le contexte dans lequel il opérait, un habile politicien et un militaire. Par-dessus tout il avait la capacité de reconnaître les faiblesses de ses opposants et d'instinctivement savoir comment exploiter cette faiblesse. Il en usa en Allemagne, dans les années vingt et au début des années trente, ainsi que plus tard en politique étrangère, exploitant les faiblesses de la France et la Grande-Bretagne. Lors de l'entrée en guerre également, il fût capable en tant que chef des armées d'exploiter les faiblesses des démocraties alliées dans les premières années de la guerre. Plus tard quand la guerre arrivera en Allemagne, il ne sera plus un

chef militaire car lui manqueront les compétences professionnelles du militaire pour sauver la situation. Cependant, il était un militaire en ce sens, qu'issu de la 1^o guerre mondiale, il pensait en terme de militarisation de la société allemande en préparation pour une autre guerre. Il pensait toujours en termes militaires. Pour finalement répondre a votre question, il était un politicien compétent et il avait des instincts militaires qui furent utiles à l'Allemagne au moins jusqu'au déclin de l'année 1941 à partir duquel il ne fût plus un chef militaire.

HistoMag : Peut on, tout proportion gardée, faire en ce sens une comparaison entre Napoléon et Hitler ? Sans parler de compétence mais tous deux débutants avec une armée forte jusqu'aux « Marie-Louise » et au « Volksturm » représentants d'une armée qui n'était plus ce qu'elle était.

Ian Kershaw : Oui, bien sur mais Napoléon était un soldat professionnel, pas Hitler. En terme militaire Napoléon avait des compétences que ne possédait pas Hitler qui se reposait sur celles de ses généraux. Dans la période triomphante, 1939 et 1940-1941, les compétences de ses principaux généraux furent très importantes.

Mais à partir de la victoire en France en 1940, un peu comme Napoléon, l'expansion le mène à penser qu'il peut faire ce qu'il veut. Puis avec l'attaque de l'Union Soviétique son armée commence à se désintégrer rapidement. Quand les choses tournèrent mal Hitler se mit à blâmer ses généraux pour tout et se refusa à écouter les conseils des militaires. Puis, comme Napoléon, le sort des armes change et vous avez besoin d'autres aptitudes de commandement. Au moins Napoléon aura laissé des choses importantes à la France, le code, les lois, le système d'éducation... Hitler aura laissé ruines et désolation.

HistoMag : Comment expliquer le destin d'Hitler qui fut un homme médiocre et sans ambitions jusqu'en 1920 ?

Ian Kershaw : La chose cruciale ici est la façon dont les circonstances ont changées en Allemagne. Hitler est un nom qui n'avait aucun espoir de carrière avant 1919, il n'avait pas reçu d'éducation universitaire, il était un marginal à Vienne, il avait traversé la première guerre mondiale comme un soldat ordinaire. Les gens qui ont alors connu Hitler, le considéraient comme un intrus en marge de la société, quelqu'un d'étrange. Les changements, en 1919, l'ont sorti de cette marge lui permettant de se placer au centre car ses idées se mirent à avoir un grand retentissement dans les conditions que vivait l'Allemagne au sortir de la guerre. Ceci lui permit de débiter à Munich et de devenir une célébrité locale. Puis, en 1923, lors de l'échec du putsch, il devint une célébrité nationale à sa sortie de prison ce qui lui donna une seconde chance. Mais il restait un politicien sans options évidentes avant que les circonstances ne changent avec le krach boursier de « Wall Street » et la grande dépression qui catapultèrent Hitler et son parti au centre de la politique allemande en plein désarroi. Hitler pensait de lui-même qu'il avait quelque chose de spécial, les gens autour de lui le confortait dans ce sentiment, le conduisant à intensifier ce sentiment et à se voir comme un dirigeant politique majeur. Il n'était en fait que le fruit des circonstances.

HistoMag : Le fait qu'il ait été en prison en 1923, lui permettant d'écrire « Mein Kampf », lui a-t-il permis de changer son futur politique ?

Ian Kershaw : Il lui aurait été effectivement difficile d'écrire « Mein Kampf » s'il n'avait été en prison en 1924. Sa vie très active, de manifestations en meetings, ne lui aurait donné de peu de chance de l'écrire. Mais Hitler par la suite ne porta jamais grande attention à son livre. Son futur aurait-il été différent s'il n'avait pas écrit « Mein Kampf » ? Je ne sais pas, cela m'apparaît impossible à dire.

HistoMag : Le mariage d'Adolf Hitler avec Eva Braun peut-il s'expliquer : Soit par un acte de remerciement pour sa fidélité ? (Elle rejoint Hitler dans le Bunker malgré le refus de ce dernier), soit par l'abandon du peuple allemand? (Auquel il était supposé être, jusqu'alors, entièrement dévoué)

Ian Kershaw : Je pense que les explications simples sont les plus justes. Hitler, un jour avant de se tuer, n'avait rien à perdre en donnant à Eva Braun ce qu'elle avait toujours voulu. Cela paraît si étrange de tant vouloir se marier à un homme un jour avant qu'il ne se tue. Mais bon, elle l'avait suivi toutes ces années, s'était enfermée avec lui dans le bunker, je pense que c'était un acte de gentillesse à son égard à la toute fin de sa vie. A ce stade, pour le peuple Allemand le fait que Hitler soit marié ou pas ne faisait aucune différence, il ne connaissait d'ailleurs pas l'existence d'Eva Braun. Hitler a juste donnée à Eva Braun ce qu'elle voulait, il n'y eût pas de propagande.

HistoMag : Parlant du bunker où Hitler finit ses jours, quelle est votre avis sur les dernières fictions au sujet d'Hitler, à savoir : « la chute » et « Hitler, la naissance du mal » ?

Ian Kershaw : « Hitler, la naissance du mal » je ne l'ai pas vu, je ne connais pas ce film. Peut-être était-ce un téléfilm en quatre parties sur lequel je devais initialement être consultant, je pense, je n'y ai d'ailleurs pas donné suite. Par contre, parlant de « La chute » j'ai eu une étrange expérience dans un cinéma de Manchester, où je vis, parce que le producteur Bernd Eichinger m'a organisé une projection privée afin que je fasse un article pour le Frankfurter Allgemeine Zeitung. J'ai une bonne opinion de ce film, ce n'est pas un documentaire et l'on doit adapter au cinéma. Quoi qu'il en soit si l'on accepte cela ! Dans le film, le personnage principal est la secrétaire, Traudl Junge. A partir de son mémoire sur lequel se base le film, il existe une distorsion de la vérité. Les Allemands ont dit que le film ne traite que de ce qu'il s'est passé dans le bunker, alors qu'il y avait beaucoup à dire sur ce qu'il se passait dehors, mais le choix du film n'était pas de se concentrer là-dessus.

Le film présente un Hitler pouvant réagir de manière typiquement humaine, avec émotion... Pourquoi pas ! Il était un être humain avec toutes les horreurs rattachées à son nom. « La chute » à les limites qu'ont tous les films, ce n'est pas un documentaire historique où vous faites erreur si vous ne décrivez pas ce qu'il s'est exactement passé.

HistoMag : À partir de quand exactement pensez-vous que l'antisémitisme d'Adolf Hitler s'est transformé en haine viscérale contre le peuple juif ?

Ian Kershaw : Quand Hitler a-t-il développé sa paranoïa ? Il y a deux étapes essentielles. La première est à Vienne, nous en savons peu car nous manquons de témoins de ce moment, pas plus que nous en savons du temps des tranchées de la 1^o guerre mondiale. Nous n'avons donc guère d'informations s'agissant de son antisémitisme. Mais nous savons, qu'à cette époque, il a lu de la littérature antisémite des deux personnes qu'il admirait le plus, Georg Schönerer le politicien autrichien et Karl Lueger le bourgmestre de Vienne. Tous deux connus comme fanatiques de l'antisémitisme. Hitler fût influencé par ce climat Viennois, il en fit l'expérience quotidien en des temps lors desquels sa bonne fortune le fuyait et qu'il devenait plus ou moins un clochard.



Ci-dessus, Ian Kershaw (Photo S. Delogu)

Mais, à Vienne, si mon interprétation est correcte, il est encore loin de l'Hitler que nous verrons en 1920. Ce qui le transforme, en l'Hitler que nous connaissons mieux, c'est le sort de l'Allemagne à l'issue de la guerre. De 1916 à 1918, Hitler comme beaucoup commencent à blâmer les juifs concernant le sort de la guerre, et particulièrement en 1919, lorsqu'on les accuse d'avoir perdu la guerre. La défaite, l'humiliation, la révolution sont, selon Hitler, les conséquences de leurs œuvres. Dans cette période de 1916 à 1918, Hitler commence non seulement à détester les juifs, mais à croire qu'ils sont la cause de la perte de la guerre. L'étape finale de tout cela est, lorsqu'il était au sein de l'armée, son adhésion à l'anti-bolchevisme. Les deux combinés, le conduisent à la haine de juifs, non seulement du point de vue de l'Allemagne mais les associant au Bolchevisme de Moscou et au capitalisme de Wall Street et de Londres. Pour lui l'Allemagne ne pourra être renouvelée, revitalisée que par la destruction des juifs. La conséquence est qu'Hitler pensant que la défaite de la première guerre est du fait des juifs, une autre guerre doit être menée pour défaire ça et prendre une revanche sur les gens qu'il considère être une calamité pour l'Allemagne. C'est vraiment dans cette période, 1918 - 1920, que l'antisémitisme d'Hitler devient une idéologie.

HistoMag : Alors doit-on considérer Hitler comme l'architecte du processus de la solution finale ? Ou bien, a-t-il été dépassé en cela par ses sbires ?

Ian Kershaw : En 1919, nous sommes à deux décennies des événements conduisant à la solution finale. Il n'y a pas eu de telle décision alors, ce qui c'est passé dès 1941 est la résultante de l'arrivée d'Hitler aux commandes de l'Allemagne, les événements politiques, l'arrivée de la guerre, et la tentative de résoudre la question juive en Pologne et dans le reste de l'Europe. A ce moment émergent les conditions de la solution finale telles que nous les connaissons, les chambres à gaz, Auschwitz, Tréblinka. Dans ce processus la mécanique, l'instrumentalisation, seront majoritairement entreprises par Himmler et Heydrich, ainsi que des gens travaillant sous leurs ordres comme Eichmann. Mais l'homme inspirant tout cela était Hitler. Un livre dit qu'Hitler fût l'architecte de la solution finale, en autre le dit pour Heydrich. Un récent ouvrage met en avant les conditions économiques comme étant les raisons conduisant à la solution finale, pour moi la haine raciale reste la principale raison. Hitler avait une analyse raciale, pas économique.

La société croît ou s'effondre dépendamment de sa valeur raciale. Racialement, les juifs étaient pour lui le bas de la pyramide, mais capables de corrompre et éroder la qualité de la soi-disant race aryenne. Après ces considérations viennent celles de guerre perdue, et évidemment d'économie. Le capitalisme juif de New York ou de Londres, faisant de l'argent grâce à la guerre, étant cause de la guerre. Cela bien sur pris part à la décision, mais n'en fût pas réellement la fondation.

HistoMag : Pourquoi, selon vous, Hitler a-t-il autant cherché à faire la paix avec l'Angleterre pendant et après la campagne de France ?

Ian Kershaw : Je ne pense pas qu'Hitler ait personnellement tant essayé que ça, des gens travaillaient à rétablir la paix et Hitler aurait été heureux de voir la paix se rétablir. La raison évidente est que si la Grande-Bretagne avait convenu d'arriver à un accord avec l'Allemagne, après la défaite de la France, cela signifiait la fin de la guerre à l'Ouest. Puis, selon le point de vue Hitler, probablement les Etats-Unis pourrait être maintenus en dehors de la guerre, la guerre à l'Ouest étant ainsi résolue et la voie libre pour attaquer à l'Est. C'était clair pour Hitler lorsqu'il prend la décision d'attaquer l'Union Soviétique, décision qu'il prit un mois après la défaite de la France. Dès le 31 juillet 1940, Hitler disait à ses généraux que la prochaine étape était de se préparer à une attaque de l'Union Soviétique. Cinq semaines après la défaite de la France, Hitler dit à ses généraux de se préparer à la guerre, cela dit ces derniers s'y préparaient déjà sans aucun ordre. La raison pour cela est qu'il ne pouvait pas battre la Grande-Bretagne. A cause de cela, et pour la forcer à arriver à un accord, la seule façon d'avancer, comme il l'expliquera à ses généraux, était alors d'attaquer l'Union Soviétique qui était faible. Qu'ils la détruiraient en un mois, que la défaite de Londres se ferait via Moscou. Moscou vaincue, cela forcerait finalement Londres à en finir, l'Allemagne aurait gagné la guerre en Europe, l'Amérique resterait hors du coup. Ainsi, avec un continent tout entier à sa disposition, l'Allemagne pourrait se préparer à la dernière démonstration, la chute des Etats-Unis à terme. Voilà la raison pour laquelle Hitler était si désireux de finir la guerre avec la Grande-Bretagne après avoir battu la France, libérant ainsi la voie vers l'Union Soviétique.

HistoMag : Dans ce cadre, voyez vous le départ de Rudolf Hess en Grande-Bretagne comme la trahison de ce dernier envers Adolf Hitler, ou pensez vous que Hitler ait imaginé une manœuvre diplomatique vers la Grande-Bretagne pour négocier une paix séparée dans le but de retourner ses armées vers la Russie ?

Ian Kershaw : La deuxième option est impensable. En mai 1941, quand tout est prêt pour attaquer l'Union Soviétique, c'est là qu'Hitler aurait choisi de faire une manœuvre diplomatique avec la Grande-Bretagne ? Et quand bien même il l'aurait fait, aurait-il choisi Rudolf Hess ? Les deux choses sont absolument hors de propos. Hess, tel que tout le démontre, était seul. Ce sont des théories de conspirations, si vous regardez les preuves en même temps et l'attitude d'Hitler quand il apprit le vol et la capture, tout démontre que ce fût un choc absolu pour Hitler. Il n'y avait rien à gagner, en ce mois de mai 1941, d'envoyer Hess en Grande-Bretagne pour des négociations de paix. Hitler interprétât cela comme un acte de trahison contre lui-même et contre le régime, un acte de totale folie.

HistoMag : Quelle était l'opinion de Hitler à l'égard des différents dirigeants politiques français, à savoir Blum, Daladier, Reynaud, Pétain et de Gaulle ?

Ian Kershaw : Concernant Blum et Daladier, il était plutôt méprisant à leur égard. D'autant plus méprisant pour Blum car ce dernier était juif. Il voyait Blum et le front populaire comme un danger potentiel en liaison avec l'Espagne. En 1936, Blum arrive au pouvoir en France, la guerre civile espagnole débute, la première pensée d'Hitler est d'aider Franco. Il le fait parce qu'il pense que si le bolchevisme s'installe en Espagne avec des liens en France, alors la menace bolchevique s'installe également à l'Ouest. Il pensait Blum faible mais ce dernier était un danger d'installation du communisme à l'Ouest. Concernant Daladier, sa principale expérience avec ce dernier était à Munich, en 1938. Sa vision de Daladier, comme de Chamberlain, était l'emblème parfait de la faiblesse des démocraties de l'Ouest. Il dira plus tard, j'ai vu mes ennemis à Munich, c'étaient de petits vers. Par contre, bien que le méprisant également, il avait une sorte de respect pour Pétain en ce sens que Pétain était important pour lui afin de contrôler la France non occupée. Il considérait Pétain comme un réactionnaire, il allait lui être très utile à contrôler cette France. Quand il rencontre Pétain, à Montoire en 1940, il ne lui marque pas d'irrespect, rien d'ailleurs ne sortira de cette rencontre. Hitler n'est d'ailleurs pas aussi dédaigneux avec Pétain qu'avec Franco qu'il vient alors de rencontrer. Outre le maintien de l'ordre, il retient de Pétain que, s'il ne peut pas ranger la France aux côtés de l'Allemagne, il peut tout du moins éviter qu'elle ne bascule du côté de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. S'agissant de Charles de Gaulle, il n'en a pas tenu compte d'un point de vue de politique intérieure de la France, ou de résistance, son inquiétude était la capacité de Charles de Gaulle de créer des légions en Afrique du Nord et dans les colonies. Il associait de Gaulle aux colonies et au mal qui pouvait être fait, de là-bas, à l'Allemagne. Ceci basculera quand de Gaulle entrera à Paris en 1944, mais dans les premières années de la guerre ce n'était pas le cas.

HistoMag : Dans quelle mesure la résolution de la crise des Sudètes a-t-elle constitué un tournant marquant dans la "carrière" d'Hitler? En est-ce le point le plus important, selon-vous? Si vous ne deviez attribuer qu'un seul qualificatif à Hitler, quel serait-il et pourquoi ?

Ian Kershaw : Je ne considère pas la crise des Sudètes comme un tournant, la crise des Sudètes et sa résolution est une progression de ce qui est arrivé auparavant. Cependant, pour la première fois nous avons là une crise de politique étrangère qui va durer quelques mois au long de l'été 1938 ; Les autres crises telles que la réoccupation de la Rhénanie, ou l'Anschluss ce sont terminées en un éclair. La crise des Sudètes conduit l'Allemagne et l'Europe aux portes de la guerre. Cette crise sera soldée, du moins temporairement, par la crise de Munich, mais d'évidence Hitler ne voulait pas cette forme de résolution, il voulait détruire la Tchécoslovaquie pour de bon. Mais ce n'était pas un tournant mais plutôt une continuation. Après tout, en terme de politique étrangère, du point de vue de la Grande-Bretagne et la France les Allemands des Sudètes restaient des Allemands ethniques donc on s'en tirait à bon compte en laissant Hitler conduire sa politique de ramener ces Allemands au Reich. Le vrai tournant n'est donc pas pour moi la crise de Sudètes mais les mois qui suivront, c'est-à-dire le reste de la Tchécoslovaquie. Quand les troupes d'Hitler entrent à Prague, en mars 1939, alors ces politiciens en faveur de l'apaisement, comme Chamberlain ou Halifax, veulent voir de quoi cet Hitler est vraiment fait.



Notre délégation entourant Ian Kershaw. De la gauche vers la droite : Philippe Parmentier (hell on wheels) , Frederic Dumons (Schwarze Kapelle) , I.K, Alain Lelard (Nicki le bousier) , Stephane Delogu (juin1944) . Photo S. Delogu

Ce n'est alors plus une question de réintégration d'ethnies au Reich mais bien une politique d'expansion impérialiste qui ne peut être stoppée que par la guerre. C'est à partir de ce point là, je pense, que la politique d'apaisement arrive à son terme. Les politiciens, des démocraties Européennes, voient alors que rien n'arrêtera cet homme et que la seule façon de le retenir est d'engager la guerre. De là découle la précipitation à garantir la Pologne. Donc, mars 1939, plus que septembre 1938, est le crucial tournant selon moi. Enfin, s'il y avait une manière courte de décrire Hitler, je pense que le slogan dont il usa lui-même en 1936 après la réoccupation de la Rhénanie, bien sur c'était de la propagande comme toutes les déclarations d'Hitler, « *Je suis mon chemin avec la certitude d'un somnambule* ». Donc je pense, que la pensée d'Hitler est proche de cela, il un absolu politicien fanatique avec une mission, il a une grande croyance en sa mission de prendre en main la sauvegarde de l'Allemagne par la guerre, par la conquête et par la destruction des juifs.

HistoMag : Quelle était la véritable nature des relations entre Hitler et Degrelle? Et que penser des mots de Degrelle disant qu'Hitler le considérait comme un fils ?

Ian Kershaw : Je pense pas qu'Hitler ait considéré quiconque comme un fils. Il était incapable de cette sorte de relation personnelle. Degrelle était, comme beaucoup à cette époque, utile. La manière courante d'Hitler de considérer les gens était de se demander s'ils étaient utiles. Mais il n'est jamais entré dans ce type de relation d'intimité personnelle, et certainement pas avec Degrelle.



A gauche, Léon Degrelle (D.R)

HistoMag : La relation qu'il a entretenue avec sa nièce Geli a-t-elle selon vous, influencé d'une manière quelconque le cours de son existence ?

Ian Kershaw : Une réponse courte serait : « Non ». Lorsque j'ai écrit quelques pages sur Geli Raubal dans ma biographie, je pense que j'ai conclu disant que si Geli Raubal avait vécu rien n'aurait été différent. C'est la même raison, en quelque sorte, qui s'applique à Degrelle, bien sur il n'y avait pas la moindre relation personnelle avec Degrelle, avec Geli il y en avait une. Personne ne connaît la véritable nature de cette relation, mais il s'agissait d'une relation intense avec certainement des aspects sexuels. Difficile de dire s'il y avait une forme de perversion sexuelle ou de réels actes sexuels, ou simplement des sentiments du côté d'Hitler. Mais l'élément essentiel est cette extrême sensation de possession, pour Geli c'était une sorte de strangulation, elle ne pouvait pas bouger avec son oncle qui la réprimait, éloignait ses amies et à plus forte raison ses petits amis potentiels. C'était une relation destructrice qui a fini par son autodestruction. Je ne pense pas que, pour Hitler, elle

aurait été capable d'interférer sur les événements politiques si elle avait vécu plus longtemps, je conserve l'idée que l'histoire n'aurait pas été différente.

HistoMag : Lequel de ses proches collaborateurs lui fut le plus précieux et pourquoi ?

Ian Kershaw : C'est une question intéressante, je n'avais pas pensé à cela avant. Je pense qu'il n'y a pas de réponse évidente à cela parce que je pense que la réponse dépend du contexte et du moment. Différents personnes, au sein de ses proches collaborateurs, jouent d'importants rôles successifs pour lui. Göring, par exemple, était extrêmement important en tant que personne décorée pour ses actes de bravoures et considéré comme un héros de guerre, qui avait également des contacts avec des personnes dont Hitler avait besoin dans le monde des affaires et l'aristocratie. Göring était très important de ce point de vue et pendant un long moment. A l'approche des années 40, Göring commençât à « couler » de manière irrémédiable parce que la Luftwaffe ne pouvait plus défendre l'Allemagne contre les bombardiers. Là, l'importance de Göring diminua de manière drastique. Goebbels fût crucial en tant que porte parole de la propagande, et, un homme qui construisit, plus que tout autre, le culte du Führer. Un homme extrêmement important en contrôlant l'opinion, une importance qui dura car Goebbels fût l'un des rares à rester jusqu'à la toute fin. Himmler fût important à d'autres égards, pour son appareil de police SS développant les moyens de contrôle et de répression sur la société Allemande et plus tard le reste de l'Europe au long de la guerre et même quand l'Allemagne se met à perdre. Quand l'aura d'Hitler se mit à diminuer ce qui devint important fût la répression lui permettant de garder le contrôle. Donc l'importance d'Himmler croît au moment où celle de Göring diminue. Et, finalement, Albert Speer qui de manière évidente joua un grand rôle auprès d'Hitler dans les années 30. Il le fût en tant que son architecte favori, et, vous parliez toute à l'heure de relations intimes, probablement Speer en bénéficia plus que tout autre ; Goebbels peut être à certains moments, mais Speer fût son réel favori je pense. Sûrement par le fait qu'Hitler se voyait comme un architecte et que Speer était capable d'avoir ce rôle de double pour lui.

Mais par-dessus tout, parlant de la période de guerre quand Speer est ministre de l'armement, et en particulier en 1944 où l'on prête attention aux merveilles que Speer produit pour continuer à produire face aux bombardements et la défaite qui se dessine. Sans Speer la guerre eût été finie plus tôt. Alors vous demandiez qui, des ses collaborateurs, était le plus important, je dirais Albert Speer. Oh ! Mais il existe une cinquième personne que j'ai oublié de citer : Martin Bormann. Bormann dans les années 20 et 30 est en coulisse, il n'apparaît réellement qu'à la fin. Il n'est pas une figure charismatique et restera l'homme en coulisse. Dans les années 20 il s'occupe des biens d'Hitler, et, tout en conservant ce rôle, il devient graduellement un personnage clé du parti. Après le départ d'Hess, Bormann devient le personnage central gouvernant le parti. Il combine donc ces deux aspects ce qui fait de lui un homme extrêmement puissant. D'un il contrôle tout l'appareil du parti, de deux il est à proximité immédiate d'Hitler. Ces deux aspects vont lui donner un énorme pouvoir pendant les années de guerre, il est donc le cinquième acolyte à avoir réellement compté pour Hitler.

A droite, l'amiral Dönitz (DR)

HistoMag : Comment expliquez-vous qu'Hitler choisisse alors Dönitz plutôt que Speer comme son successeur ?

Ian Kershaw : Parce qu'entre Speer et Hitler il y a ces dernières semaines du régime lors desquelles Speer, sans succès, tente d'arrêter la politique de destruction voulue par Hitler, le « *nerobefehl* » de mars 1945. Speer de part ses liens étroits avec l'industrie, parce qu'il pense à ce qu'il va se passer après la guerre, parce qu'il pense qu'il aura son rôle à jouer dans le futur ; Speer, donc, prend alors ses distances avec Hitler et ces dernières semaines sont des semaines de tension entre eux. Ceci finit bien sur par cette sorte de rapprochement, quand Speer fait face aux dangers pour voler vers Berlin et faire ses adieux à Hitler. La raison de cet au revoir est-il l'espoir de recevoir mission d'Hitler pour conduire l'Allemagne après la guerre ? Peut-être, nous ne savons pas. Ce que nous savons est



que Speer a fait face à un voyage très difficile pour venir d'évidence chercher un mandat, et, qu'à la fin de sa visite, il dit alors à Hitler « *Mon Führer, je suis sur le départ, je m'en vais* » et qu'en gros Hitler lui répond « *Vous partez ? Au revoir donc...* » Et voilà... Mais à propos de Dönitz, si vous analysez son rôle dans les dernières années de la guerre, alors vous n'êtes plus surpris du choix d'Hitler pour Dönitz. Il faut s'éloigner de l'idée qu'il était simplement un chef capable faisant de son mieux pour l'effort de guerre, un apolitique. C'est idée est complètement fausse, Dönitz était le plus fanatique des responsables nazi au sein des Etats-majors. Hitler avait bien reconnu ce fait, dans le même temps qu'il blâmait l'armée et ses généraux il considérait que la marine faisait un boulot fantastique. A la fin, Dönitz arrive à persuader Hitler qu'il est, de loin, le futur pour l'Allemagne et que, mêmes dans ces derniers jours de guerre, que ses U-boote peuvent encore gagner la guerre pour lui ou conduire à une sorte de conclusion à la guerre avant la destruction totale de l'Allemagne. Dönitz convainc Hitler qu'il est son support le plus fanatique jusqu'à la fin. Quand Hitler cherche à laisser quelqu'un à la fin, Speer est hors-jeu et Hitler cherche quelqu'un qui soit un chef militaire, non pour prendre en charge les derniers actes comme la reddition mais il veut une personne qui soit capable de se battre durement pour l'Allemagne. Göring est hors-jeu également, ainsi que Goebbels, il choisit donc celui qui lui apportera un appui loyal jusqu'à la toute fin. Vu en ce sens Dönitz n'est plus une surprise et plutôt un choix logique.

HistoMag : Selon vous, Hitler a-t-il eu conscience de l'échec de ses propres plans avant son suicide ? Où bien est il mort avec la conviction que la guerre a été perdue en raison de l'incompétence de ses généraux ?

Ian Kershaw : Je pense que l'on peut dire « Oui » à ces deux questions. Si vous lisez les derniers discours d'Hitler, de février à avril 1944, il apparaît clairement qu'Hitler reconnaît que maintenant il reste une faible probabilité que la coalition alliée se sépare, et il cherche des explications à ce qui a mal tourné. Les trois raisons qu'il a trouvées sont l'incompétence des généraux, l'incompétence de ses alliés (Italiens, Roumains...), et, également le fait que le temps n'était pas du côté de l'Allemagne et qu'il était impossible de faire ce qui était nécessaire dans le temps disponible.

Ajoutez à cela la stupidité de Mussolini qui décida d'envahir la Grèce, créant la guerre des Balkans, forçant les allemands à entrer en Yougoslavie en avril 1941 et donc de reporter l'invasion de l'Union Soviétique, faisant perdre à Hitler les quelques semaines qui auraient pu lui être très utiles en Union Soviétique. Il blâme ainsi tous ceux qu'il pouvait blâmer à l'exception de lui-même bien sur. Finalement, il additionne l'incompétence, la trahison et la destinée qui combinées ont empêché ses idées d'arriver à leur conclusion.



HistoMag : Peut-on penser que sans les conditions imposées à l'Allemagne pour le traité de Versailles, Hitler serait resté inconnu ?

Ian Kershaw : Il est difficile de répondre à cela, comme à toutes les questions qui interrogent sur ce qu'il se serait passé si autre chose n'avait pas eu lieu. Il est impossible de donner une bonne réponse, mais même sans Versailles l'Allemagne aurait été forcée à prendre une position de dépendance et d'humiliation ce qui l'aurait conduit à l'effondrement de sa société et son gouvernement, créant des difficultés économiques. Les circonstances auraient été telles qu'Hitler aurait été, au moins, un politicien en vue. Mais nous devons nous souvenir que quand Hitler arrive au pouvoir c'est à l'issue de la crise de 1930 à 1933 quand le traité de Versailles est alors secondaire. Versailles est très important en ce sens qu'il créa des symboles tels que l'humiliation nationale de l'Allemagne et sa faiblesse. Il était alors facile pour Hitler de blâmer les politiciens de Weimar pour cela, de toute manière il aurait trouvé plein de gens à blâmer sans ce traité.

HistoMag : Pensez vous, finalement, que l'arrivée du Nazisme au plus rang de l'état allemand en 1933 s'inscrivait dans un processus inéluctable dont Hitler n'était que le prolongement ?

Ian Kershaw : Non. Tout d'abord je ne pense pas qu'il ait été inévitable que les nazis arrivent au pouvoir. C'est une combinaison de développements, dans le cadre de la phase finale de la république de Weimar, qui rendirent possible l'accession de ce parti au pouvoir en 1933. Donc, premièrement ce n'était pas inévitable. Deuxièmement, dans la position qu'avait le parti, de saisir le pouvoir en 1933, Hitler fût absolument crucial. Sans Hitler -si vous imaginez qu'Hitler soit en prison, expulsé en Autriche n'étant pas après tout un citoyen allemand, ou qu'il ait été tué- il est très probable que le parti se serait fragmenté. Il n'y aurait pas eu de parti, de droite unifiée, de ce type qui aurait pu faire la course au pouvoir. Dans la période de 1930 à 1933, le rôle d'Hitler fût absolument essentiel au parti. Sa façon d'opérer dans cette république de Weimar, son extrême popularité et son sens politique l'ont mis en position d'arriver au pouvoir. Donc, croire que ce parti serait arrivé au pouvoir sans Hitler est tout simplement impensable.

HistoMag : Sur quelle base Hitler associa t-il les juifs au bolchevisme ?

Ian Kershaw : Il y a deux choses importantes ici. L'une est l'expérience qu'il a faite, entre 1919 et 1920, venant de gens comme Alfred Rosenberg et de gens venant des pays Baltes qui avaient fait l'expérience de la révolution socialiste et de la guerre civile qui suivit. Il y avait beaucoup de rapports, filtrant par la presse de droite, d'atrocités bolcheviques. Donc Hitler fût influencé par des gens comme Rosenberg, en fait c'est très probable bien que nous ne puissions pas le prouver. L'autre aspect qui est très important, je pense, ce sont les événements dont il fit l'expérience à Munich, en avril 1919, de la « république des conseils » sur le modèle des soviets. La plupart de leurs chefs étaient juifs, un ou deux étaient même des juifs russes. Ce fût une courte expérience, moins d'un mois, mais très sanglante. Avec des otages abattus par les chefs de cette république des conseils, puis la brutalité des troupes de l'extrême droite brisant le leadership de cette république. Hitler fit l'expérience de tout ceci sans y prendre part avant que son bataillon n'y soit impliqué. Mais je pense que cela a laissé de profonde marque dans son inconscient, que là dans sa ville pourrait-on dire, il y eût une expérience communiste et dont quelques uns des dirigeants étaient bolcheviques et juifs. Cela du l'influencer dans l'association des juifs au bolchevisme. Initialement, après la guerre, ses premiers écrits et ses premiers discours suggèrent qu'il ne faisait pas cette association.

C'est dans ces quelques mois que le bolchevisme apparaît dans sa vision des juifs, initialement il les associait uniquement au capitalisme. A partir de 1920, le bolchevisme devient un point clé qui le restera jusqu'au bout. Dans son esprit il y aura toujours les deux aspects, bolchevisme et capitalisme, mais le bolchevisme est la réelle menace avec les juifs directement liés à l'Union Soviétique. Des juifs, donc, une consécutive menace géopolitique venant de l'Est et de l'Ouest.

HistoMag : Si la Grande-Bretagne avait été vaincue après la bataille d'Angleterre, Hitler aurait-il tout de même attaqué l'URSS ?

Ian Kershaw : Oui. Comme je le disais, la des raisons de pousser la Grande-Bretagne sur la touche, en 1940, est que la guerre à l'Ouest serait terminée. Parce que c'est la raison qu'il a donnée à ses généraux -pour pouvoir immédiatement attaquer l'Union Soviétique- qui était basée sur la stratégie militaire et la géopolitique, et non celle de sa propre idéologie raciale. Battre Londres via Moscou comme je l'ai dit plus tôt. Cependant, si la Grande-Bretagne avait acceptée un cessez le feu et la paix, en 1940, il y aurait eu une attaque de l'Union Soviétique avec une Grande-Bretagne appuyant l'attaque allemande de part sa neutralité. L'attaque de l'Union Soviétique aurait eu lieu car c'est ce que voulait Hitler depuis les années 20, sans attaque il y aurait toujours eu la menace de l'Union Soviétique. C'est ce que disait Hitler en 1940. Lors de la venue de Molotov à Berlin, en novembre 1940, il y eût alors de difficiles négociations parlant des influences en Europe centrale, influence de l'Union Soviétique « descendant » vers la Turquie, le Bosphore, les pays Baltes, Hitler n'aurait jamais toléré. Du point son de vue une démonstration devait être faite aux Etats-Unis. Puis nous revenons aux années 20, le lien à ses yeux entre l'Union Soviétique et les juifs, cette menace qui devait être détruite. Donc, il n'y a aucun doute qu'Hitler aurait attaqué l'Union Soviétique.

HistoMag : D'après vous les chefs militaires étaient tout autant responsables qu'Hitler quant à la sous-estimation des capacités de l'ennemi...Mais vous dites aussi qu'Hitler n'écoutait que lui-même, ce qui a été largement confirmé par la suite. A quel niveau pourrait-on situer leurs responsabilités ?

Ian Kershaw : Tout d'abord les chefs militaires ont été responsables tout d'abord de la création de la Wehrmacht, construisant la machine qu'Hitler devrait utiliser. Cependant, à partir de 1938, certains d'entre eux reculèrent à l'idée d'une guerre impliquant la France, la Grande-Bretagne et la Tchécoslovaquie. Néanmoins, quand démarre la crises des Sudètes et malgré quelques craintes, la majorité des généraux appuient Hitler. En 1939, pour l'attaque de la Pologne ils appuient totalement Hitler. Lors de l'attaque de la France, l'offensive à l'Ouest en 1940, ils souhaitent un plan d'attaque plus « conservateur » que Manstein développe. Quand l'offensive se conclue si spectaculairement, en 6 semaines la France est battue, non seulement Hitler se voit comme un grand chef de guerre mais les généraux également se préparent à dire qu'ils ont glosé à propos d'Hitler mais ce qu'a accomplis cet homme est brillant, la notion qu'il ait quelque chose de spécial est accepté par ces hommes également. Ils sont complaisant au regard de ce qui se passe mais divisez sur les stratégies à appliquer pour l'invasion de l'Unions Soviétique. Là également, quand le décision d'Hitler est annoncée de ce préparer à cette invasion, quelques uns en privé disent que ce n'est pas une bonne idée mais il n'y a pas la moindre tentative de s'opposer à Hitler disant nous ne devrions pas prendre cette option. Là, bien sur, démarre cette guerre d'annihilation à l'Est, et ils y jouent leurs rôles d'annihilateurs, d'un point de vue racial également. A ce stade les généraux ont un haut degré de complicité dans ce qu'il se passe. Ils acceptent qu'Hitler donne les ordres, détermine les politiques, personne ne remet cela en cause. Ce n'est pas Hitler seul, c'est Hitler avec beaucoup de soutien de ces groupes qui ne déclareront que bien plus tard que l'incompétence de cet idiot a perdu l'Allemagne, nous aurions fait mieux. Incidemment, en 1941, s'agissant de l'invasion de l'Union Soviétique Hitler disait 4 à 5 mois, quelques généraux disaient que ça ne prendrait pas autant de temps. Mais effectivement, les services de renseignement américains pensaient que cela serait de l'ordre de quelques semaines, et le renseignement britannique disait de même. Les généraux pensaient que l'armée soviétique était si faible que ce serait une histoire de semaines, de mois tout au plus. Hitler n'était pas seul à penser ce qui nous apparaît maintenant absurde.

HistoMag : Une victoire contre l'URSS aurait-elle permis une solution territoriale du problème juif ? Cela aurait-il été pour les juifs une meilleure option ou bien aurait-ce été une autre forme de solution finale ?

Ian Kershaw : C'était un génocide de toute manière. Si la guerre avait été gagnée par l'Allemagne à l'été 1941, les juifs auraient été poussés au limites arctiques de l'Union Soviétique, travaillant jusqu'à la mort, mourrant de faim, ils seraient tous mort après une durée variable. Il y avait, dès 1941, des plans pour construire des chambres à gaz sur le territoire de l'Union Soviétique. Quoi qu'il en soit, les juifs inaptes au travail auraient été poussés vers ces chambres à gaz. Evidemment, cela aurait été une solution finale différente de celle que nous connaissons mais cela aurait été une solution finale.

En 1941, les SS ont établi ce fameux plan pour l'Est, « General plan Ost », dans lequel ils envisageaient 31 millions de déportés slaves vers l'Est sur les 25 prochaines années. Ils ne tenaient même pas compte des juifs, dans ce plan, les considérant comme déjà disparus.

HistoMag : La fameuse "prophétie" d'Hitler est associée à sa conviction d'être "élu pour accomplir une mission". Il devient de plus en plus mystique au fur et à mesure que le sort de la guerre lui échappe en lui associant "providence" et "destin". L'attentat du 20 juillet auquel il échappe par "miracle" le conforte encore et lui fait même croire à l'immortalité. Est-ce cette mégalomanie mystique qui lui a permis de conserver son dynamisme et son positivisme aussi longtemps malgré les revers militaires qui auraient dû l'abattre ?

Ian Kershaw : Cette soit disant prophétie, n'est effectivement pas essentielle et apparaît en janvier 1939 lors de son discours au Reichstag. La chose intéressante à propos de cette soit disant prophétie qui dit que dans l'éventualité d'une autre guerre, elle ne se terminerait pas par la bolchevisation de l'Europe mais par la destruction des juifs au sein de l'Europe. Si l'on prend le discours d'Hitler le jour de l'attaque de la Pologne, le jour du début de la guerre, ce jour là il ne parle pas des juifs. Cependant, dans l'esprit d'Hitler, il associe cette prophétie avec la guerre. Dans cette prophétie il associe une nouvelle guerre avec la destruction des juifs, si l'on associe sa pensée selon laquelle les juifs sont la cause de la défaite de la première guerre, l'humiliation nationale et tout ce qui s'ensuit. Encore et encore, et encore à nouveau Hitler répète qu'il n'y aura plus de 1919, pas de nouvelle capitulation, et que cette fois les juifs paieront pour cela. Là sont des sortes d'éléments de mégalomanie et d'expansionnisme, mais soulignant cet expansionnisme est que les fautifs paieront ce coup là. Hitler dira, dans un type de variation de sa prophétie, même dans le bunker sur son testament, que les fautifs paieront pour la guerre qu'ils ont initiée. Vous me demandiez plus tôt ce qui décrivait le mieux Hitler, je vous ai répondu qu'il était comme une personne avançant comme un somnambule, bref sa capacité à avancer et à préserver l'image qu'il avait générée. Il était toujours aux commandes, l'Allemagne était toujours sur les rails du succès, jusqu'à la fin quand n'importe qui d'autre aurait perdu sa foi, il gardait sa notion que la providence le guidait. C'est une combinaison d'instinct politique avec un type de conduite messianique, missionnaire, lui donnant cette force intérieure qui l'a soutenu jusqu'aux tout derniers jours. Il a de spectaculaires dépressions, montrées dans le film « La chute », quand le 22 avril il a cette grande explosion de colère et que tous les gens autour de lui sont choqués car c'est la première fois qu'ils l'entendent dire que la guerre est perdue. Et encore le dit-il quand les russes sont à moins d'un kilomètre. C'était une longue question mais une bonne, la réponse est réellement « oui » car il donnait ce type de dynamisme qui était capable de pénétrer ceux qui étaient autour de lui quand tout paraissait perdu. Même dans le bunker, des gens y rentraient remplis de désespoir, et après une discussion avec Hitler ils sortaient avec enthousiasme, disant que la guerre n'était pas perdue. Si vous combinez cet instinct messianique, la mégalomanie, l'instinct politique pour les faiblesses de ses ennemis, la propagande le présentant sous le meilleur jour et qui fonctionnera jusqu'au dernier jour, vous avez là la combinaison qui fait un individu très dangereux.

HistoMag : On est toujours surpris par la réaction d'Hanna Reitsch et de Ritter von Greim quand ils croient ce que leur dit Hitler à propos de centaines de chasseurs en réserve. Comment expliquer ce comportement ?

Ian Kershaw : Je suppose que, dans ces conditions, les gens se « raccrochent aux branches » comme ils peuvent. Vous espérez que c'est vrai. Ce manque de réalisme est quelque chose qui décrit bien Himmler dans ces derniers jours, quand il mène ses négociations pour trouver sa propre voie, il demande « *Quand je vais rencontrer Roosevelt, dois-je m'incliner ou dois-je serrer sa main ?* » Ce n'est rien plus que cela dans les derniers jours, ce sens de l'irréel, ce manque de réalisme qui s'appliqua à nombre de nazis en ces temps. Accolé à cela il y a des moments de grande clairvoyance, pour Hitler aussi, il n'est pas stupide, il sait ce qu'il se passe mais en même temps. C'est un mélange de moments de grand réalisme et de grand irréalisme. Je pense qu'il nous serait très difficile de nous placer dans cette position que fût celle du bunker les derniers jours. Je ne pense pas que peu d'entre nous auraient réagi avec une totale cohérence en étant placés dans cette situation.

HistoMag : Pensez-vous qu'Hitler était fait pour l'Allemagne, ou que l'Allemagne était faite pour Hitler ?

Ian Kershaw : Dans ce contexte ils étaient faits l'un pour l'autre. Avant 1918, il est impensable qu'Hitler ait pu devenir chancelier, également impensable après 1945. C'était une symbiose dans un contexte particulier, de part les attentes d'une grande partie de l'Allemagne, pas toute nous devenons prendre garde à cela. Par ce message qu'Hitler a été capable de faire passer, que lui et lui seul pouvait conduire à la sauvegarde nationale de l'Allemagne.

Quand vous observez les années 30, le succès intérieurs de ces premières années viennent de la libération d'énormes quantités d'énergie qui avait été réprimées auparavant, quand le gens se rendirent compte qu'ils avaient la possibilité d'entreprendre les choses qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'entreprendre. Hitler a ouvert ces portes. Je pense que particulièrement dans le contexte unique de cette période, vous pouvez dire que l'Allemagne, et Hitler, étaient faits l'un pour l'autre.

HistoMag : A votre connaissance, Himmler s'est-il suicidé ou a-t-il été tué par les britanniques ?

Ian Kershaw : Il s'est suicidé sans aucun doute. Vous savez, la notion selon laquelle il aurait été tué par les britanniques vient d'un document contrefait à Londres. Quelqu'un a exécuté un faux et l'a placé dans les archives nationales à Londres. C'est sur la base de ce document, et de ce seul document, que vient cette théorie qu'Himmler aurait été tué par les britanniques. Il n'y a qu'une personne qui ce soit intéressé à ce document, et qui a écrit un livre pour lequel ce document a été très utile.



A gauche, Eva Braun (DR)

HistoMag : Considérant les deux éditions de votre livre, qui n'ont pas le même nombre de pages, quelle est la raison de cette différence ? Il y a-t-il une différence de « ligne » entre ces deux éditions ?

Ian Kershaw : Il n'y a pas de différence de « ligne », c'est la même interprétation dans les deux éditions, il n'y avait pas de raisons. Le changement est purement technique et l'initiative vient des éditeurs. Parlant de l'édition anglaise, je devais réduire de 2000 à 800 pages. Je devais perdre tous les renvois, il ne devait rester que le texte. Dans le texte les changements que j'ai fait concernaient les passages qui ne concernaient pas Hitler lui-même, le contexte, la description de la situation à Vienne par exemple, les passages concernant la structure du régime, la réduction des citations des écrits ou des discours... Mais la substance du livre est la même. Bien sur, toute personne écrivant un livre regrette d'avoir à

faire cela, il est très douloureux de le faire. J'ai du réduire de 35000 mots en plus des renvois, et aucun historien n'écrit sans renvois. Mais la première édition sera toujours disponible, donc quiconque voulant lire la version complète la trouvera aisément. Déjà, en 2000, l'éditeur américain m'avait demandé si je pouvais le réduire à un volume, bien sur je lui ai répondu que non avant que récemment les américains se soient tournés vers l'éditeur britannique mais ils ont finalement suivi ma position. Je ne sais pas si vous avez vu ce film « Amadeus » sur la vie de Mozart, il y a un passage auquel je me réfère dans la préface de la nouvelle édition. Dans le film « Amadeus », Mozart dirige son opéra « Le mariage de Figaro », il se tourne vers le Kaiser et lui demande « Qu'en pensez-vous Majesté ? ». Le Kaiser dit : « Très bien Mozart, mis à part que... », « Oui, Majesté, quoi ? », « Trop de notes... », « Trop de notes, Majesté ? Juste le bon nombre, ni trop, ni trop peu ». C'est ce que j'ai pensé de ce qu'il m'arrivait...

Propos recueillis par Frédéric Dumons, Paris le 9 septembre 2008

Afin de préparer cette interview, un choix a du être opéré parmi les très nombreuses questions posées par nos membres. Nous avons privilégié celles ayant un rapport direct avec le livre de Ian Kershaw. Nous demandons à ceux dont les questions n'ont pu être posées de bien vouloir nous en excuser.

FIGHT ON !

Par François DELPLA



Churchill prétendait que l'Angleterre ne s'était pas interrogée une seconde, au moment de la défaite de la France, sur l'opportunité d'une poursuite de la guerre en solitaire, mais s'était cabrée comme un seul homme devant le défi hitlérien. Pendant longtemps, aucun historien n'a mis en doute cette affirmation qui, à vrai dire, arrangeait beaucoup de monde, et pas seulement en Grande-Bretagne.

Pour nous limiter au cas français, les gaullistes ne pouvaient que se féliciter de cette unanimité du pays voisin, qui mettait en lumière à la fois la rationalité de leur choix et la trahison des pétainistes; ces derniers cependant y trouvaient aussi leur compte car ils avaient beau jeu de souligner le contraste entre une Angleterre fière et intacte et une France sinistrée,

occupée à sauver ses meubles. Car bien entendu ils étaient aussi lucides que les gaullistes sur l'issue finale et souhaitaient *in petto* dès le début la victoire anglaise. C'est le contraire, à la lettre, qui est vrai : Pétain et la plupart de ses ministres escomptaient, avant la canonnade de Mers el-Kébir (3 juillet), un alignement britannique sur leurs propres positions, suivi d'un traité de paix à frais partagés ; et le meurtre par l'Angleterre de 1300 marins français sans défense dans la rade algérienne devait ouvrir une large carrière à la recherche d'une entente franco-allemande contre l'Angleterre, qui allait déboucher sur la rencontre de Montoire et sur bien d'autres tentatives de rapprochement (avec, côté vichyste, l'espérance d'un traité de paix anti-anglais), jusqu'au début de 1942.

En vérité, si le moral en France, au moment de l'armistice, était fort bas, il était certes meilleur à Londres mais un peu seulement. Et c'est compréhensible : la victoire-éclair de Hitler sur la France paraissait sans appel, du moins à court terme. La continuation d'une guerre aussi mal engagée pouvait sembler offrir sur un plateau à Hitler, ce destructeur qui alternait bizarrement le calme et la violence, l'occasion de dominer tout le continent européen et, s'il le souhaitait, de détruire l'Angleterre de fond en comble. S'il consentait à la paix il semblait élémentaire d'en profiter pour reprendre souffle, et d'aviser ensuite.

De ces vérités que la mer, contrairement aux Pyrénées de Pascal, ne transformait pas en erreurs quand on passait de Calais à Douvres, il découlait qu'on ne devait pas signer n'importe quel traité, mais seulement une paix "généreuse", avec un Hitler qui aurait su "dominer sa victoire". Or ce langage, qui allait être à Vichy en octobre, peu avant Montoire, celui de la collaboration, était à peu de chose près celui du ministre anglais des Affaires étrangères Edward Halifax dès le 26 mai, lors d'une réunion du cabinet de guerre de cinq membres présidé par Churchill (les autres étant son prédécesseur Neville Chamberlain et les chefs travaillistes Attlee et Greenwood). Il souhaitait que l'on s'enquît des conditions allemandes et qu'on les agréât si elles ne mettaient pas en cause "l'indépendance" du pays. En revanche, l'Angleterre devait se résigner à ne plus prétendre faire la police en Europe centrale et orientale. Cette sortie ne survenait pas comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Ce n'était qu'une resucée de la politique d'*appeasement* qui avait conduit à abandonner progressivement à Hitler ladite Europe centrale, chaque concession étant dite "pour solde de tout compte". Une politique poursuivie pendant la marche à la guerre de mars à septembre 1939 puis pendant la drôle de guerre.

Les principaux dirigeants britanniques, Churchill excepté, ne rêvaient alors que d'une conférence de la paix, avec ou sans Hitler, fixant à l'Allemagne des limites nouvelles et définitives. La différence entre Chamberlain et Halifax se situait d'ailleurs là, le premier ne voulant plus entendre parler de Hitler après qu'il eut piétiné ses chers accords de Munich à la mi-mars 1939, et le second s'en accommodant, pourvu qu'il donnât des preuves tangibles d'assagissement.



Le débat qui s'ouvre en ce matin du 26 mai a surgi au grand jour en 1971, comme la Vénus de Milo sous la pioche d'un archéologue, lorsque les minutes du cabinet de Londres furent non seulement ouvertes à la consultation, mais exposées sous forme de photocopies dans de grands volumes à couverture grenat ornant un pan de mur de la salle de consultation du Public Record Office. Trois jours d'âpres discussions sur fond de désastre militaire dans les Flandres, non encore tempéré par l'évacuation de Dunkerque, laquelle vient d'être décidée et apparaît des plus difficiles. Le 28 au soir, quand la lutte verbale du cabinet s'apaise, quelques dizaines de milliers d'hommes sont parvenus en Angleterre sur les 240 000 à extraire du piège, alors qu'une Wehrmacht triomphante menace d'en fermer toutes les issues et que la capitulation de la Belgique, principale nouvelle du jour, n'est pas de nature à lui compliquer la tâche.

A gauche, Winston Churchill (DR)

Lorsque Halifax propose que l'attitude de la Grande-Bretagne soit déterminée par les conditions allemandes, il suggère en même temps une voie d'approche. Elle passe par Mussolini, dont il a rencontré la veille l'ambassadeur à Londres, Bastianini. Lequel s'est proposé pour conseiller à son maître d'organiser une conférence, comme il l'avait déjà fait en 1938 à Munich, et comme il avait tenté de le faire en 1939 pour "sauver la paix" : à présent il s'agit de la rétablir, au moyen d'un "règlement durable" des questions européennes. Lors de cette conférence, Hitler pourrait dévoiler ses conditions et la délégation britannique apprécier si elles nuisent ou non à l'indépendance du pays.

Churchill vomit bien évidemment une telle démarche, mais ce dégoût ressort davantage d'une analyse de son positionnement général devant le nazisme que de ses propos du 26 mai 1940 devant son cabinet de guerre. On le voit s'opposer le moins frontalement possible à ce ministre qui vient de mettre les pieds dans le plat, et le faire de préférence en soutien des propos de quelqu'un d'autre. Lui-même n'est fermement soutenu que par Arthur Greenwood. Chamberlain et Attlee ont tendance à louvoyer, en disant que toutes les solutions présentent des inconvénients. Churchill caresse la fibre nationale en remarquant que Mussolini doit prendre un malin plaisir à voir l'Angleterre en solliciteuse, et en disant du mal de la France qui s'effondre -un argument qu'il doit manier avec précaution car il a fondé, depuis des années, une grande partie de ses plaidoyers pour une attitude plus intransigeante envers l'Allemagne sur l'affirmation de la solidité de l'armée française. Il suggère également de surseoir à toute décision en attendant le bilan de l'évacuation.

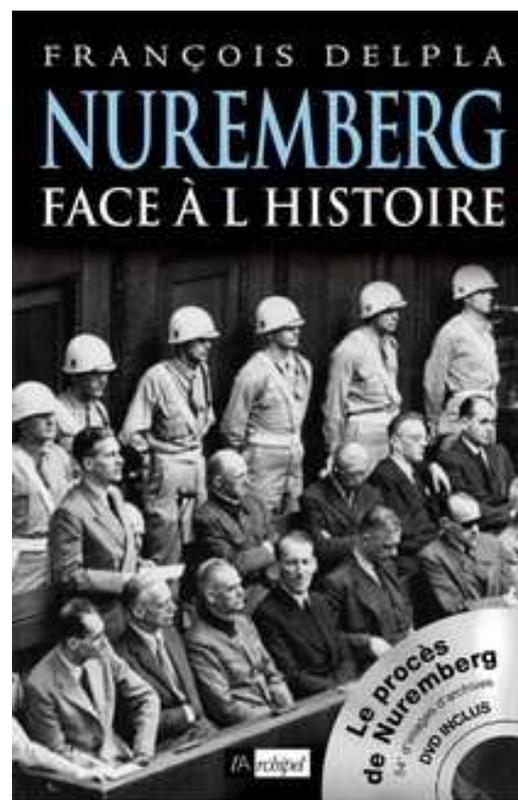
Mais ces manœuvres dilatoires ne sauraient le dispenser d'argumenter sur le fond, c'est-à-dire sur les conditions allemandes telles qu'on peut les anticiper -car personne ne dit qu'il les connaît de source germanique récente alors que c'est le cas, au moins, de Halifax, comme nous le verrons. Or, tandis que ce ministre ne préjuge en rien de ces conditions et affecte de tenir la balance égale entre deux hypothèses -elles sont clémentes et la guerre s'arrête, dures et elle continue-, Churchill assène à plusieurs reprises qu'elles seront impitoyables. Il faudrait, dit-il en particulier, "être très naïf pour croire que l'Allemagne nous laissera continuer notre réarmement". Il fantasme donc, du moins aux oreilles de ses collègues, un traité de Versailles à l'envers, prévoyant des commissions de contrôle du désarmement sur le sol britannique, voire une livraison de la flotte de guerre. La décision qui met provisoirement fin au débat, le 28 au soir, ne porte point sur la question de fond, mais sur la filière italienne. Il y a en effet une échéance, le cabinet ayant le 26 mai reçu un Paul Reynaud assoiffé d'armistice et de contacts avec Mussolini : on lui avait promis une réponse rapide sur l'éventualité d'une démarche franco-anglaise pour demander la médiation de Rome. Un télégramme à cet effet est rédigé conjointement par Chamberlain et Halifax.

Il annonce un refus... provisoire : une demande conjointe à Mussolini n'est "pas opportune". Ce qui revient à en approuver le principe... et à le dire au monde entier, puisqu'on le dit à un allié défaillant qui cherche à séduire un dictateur, confident notoire de son confrère allemand. Donc cette réponse est certes négative, mais de façon tellement peu catégorique qu'elle est de nature à encourager les partisans d'une conférence, en suggérant que leurs efforts commencent à payer. On est ici aux antipodes de l'image d'Epinal d'une Angleterre repoussant avec indignation toute idée de négociation avec l'Allemagne.

Cette velléité de recours à l'Italie était connue des historiens dès la Libération, sous une forme édulcorée : on racontait que des offres avaient été faites à Mussolini, tenté d'entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne (comme il devait le faire finalement le 10 juin). On savait que les dirigeants français s'étaient singularisés dans la bassesse, offrant notamment la Tunisie et Djibouti à un Duce impassible qui semblait attendre que les enchères montent, tandis que les Anglais restaient géographiquement dans la vague mais se disaient également prêts à des concessions. Cependant, nulle part pendant des décennies les gouvernements n'avouèrent, et les historiens ne découvrirent, que les offres faites ou envisagées visaient non seulement à acheter le maintien de la neutralité italienne, mais aussi et surtout à amorcer des pourparlers avec l'Allemagne.

Revenons maintenant à la question de fond. L'idée martelée par Churchill que les conditions allemandes ne pouvaient être que dures correspond-elle à la réalité ? Les deux premiers historiens qui ont traité sérieusement de cette affaire, John Lukacs en 1990 et John Costello en 1991, ne l'abordent pas de la même manière. Lukacs insiste -et il est le premier- sur l'idée que Hitler a failli alors gagner la guerre. Seul Costello se met à la recherche des conditions allemandes, et il découvre qu'elles étaient tout sauf draconiennes. Il le démontre essentiellement au moyen d'un document anonyme daté du 20 mai, émanant de l'entourage de Paul Reynaud et découvert dans les archives du Quai d'Orsay. Il y est fait état d'une conversation entre Göring et l'industriel suédois Dahlerus, qui, soucieux de rapprochement entre les peuples, a fait plusieurs fois la navette entre le bureau de Göring et celui de Halifax depuis la veille de la guerre. Le 6 mai, l'Allemand lui a dit que si la guerre était portée en Belgique, la France devrait demander la paix dès que l'armée allemande aurait atteint Calais et qu'on ne lui demanderait rien d'autre que le bassin de Briey. Il serait logique que Dahlerus ait transmis l'information non seulement à Paris -ce qu'il fait aussitôt par l'intermédiaire du consul Raoul Nordling- mais à Londres, puisqu'il ne cache rien à Halifax des nouvelles glanées à Berlin. Or le brouillard londonien le plus épais règne toujours sur ce qu'il a fait connaître aux Anglais de ses démarches de ce mois de mai... et on ne le sait qu'indirectement par ce document français du 20 mai, publié partiellement par Costello en 1991 et par moi-même, intégralement, deux ans plus tard. Une trace ténue existe cependant, dans les archives britanniques, d'une information transmise à Halifax sur cette entrevue Göring-Dahlerus, à propos d'un autre sujet.

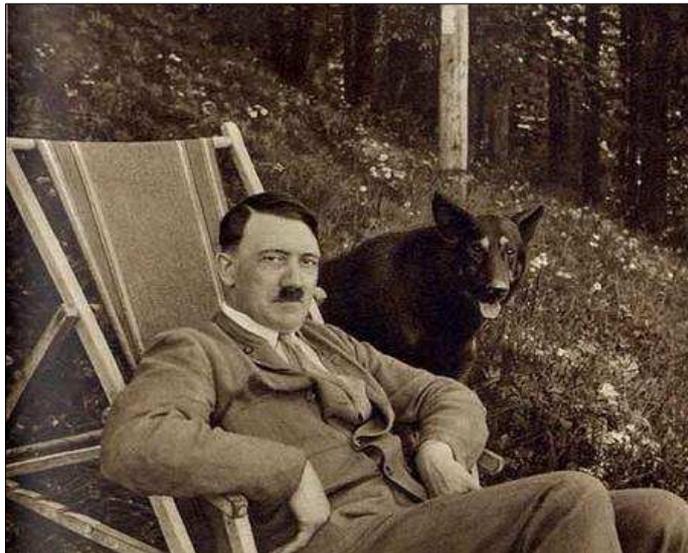
La découverte de Costello, qui jurait avec beaucoup de certitudes antérieures, à commencer par la réputation de brutes épaisses, incapables de retenir leurs coups, faite à Hitler et à l'ensemble de ses collaborateurs, reste largement inaperçue malgré les efforts de votre serviteur et de quelques autres. Une poignée de conservateurs courageux cependant, à qui on ne rendra sur ce point jamais trop hommage, ont entrepris de contester cette preuve alors que leurs confrères se cantonnaient dans un prudent silence. C'est le cas notamment de Jean Vanwelkenhuyzen, récemment disparu. Tout en prenant en considération le document du 20 mai, il minore son importance : il date la conversation Göring-Dahlerus de la mi-avril et lui confère la portée d'un échange de vues général, sans rapport avec une offensive imminente. En 2007 cependant, un historien des plus réputés, Ian Kershaw, s'est enfin attelé à la tâche. Ayant jusque là consacré plus d'attention au nazisme qu'à ses adversaires, il franchit allègrement les frontières dans un livre sur les grandes décisions des années 1940 et 1941, en commençant par celle de continuer seule le combat que prend l'Angleterre pendant la chute de la France. Mais ce chapitre n'est pas le meilleur de l'ouvrage. Se comportant en politologue plus qu'en historien, l'auteur admire qu'un choix d'une telle importance ait pu être fait par une démocratie en ses instances régulières après un long débat où seuls des arguments rationnels furent invoqués, les plus rationnels l'emportant en définitive.



Cela suppose de prendre au premier degré les tirades de Churchill sur les conditions allemandes nécessairement draconiennes... auxquelles leur auteur, pourtant, croyait sans doute moins qu'à moitié. En une longue note, Kershaw explique que Costello se trompe en affirmant que Hitler était prêt à se contenter de peu :

"Selon Costello, p. 224-225, les sources indiquent que "Halifax affirmait à juste titre que l'Allemagne s'apprêtait à offrir des conditions qui ne mettraient pas en cause l'indépendance de la Grande-Bretagne". C'est là se méprendre sur les desseins allemands. Les déclarations de Hitler sur son intention d'épargner la Grande-Bretagne et son Empire ne signifient pas qu'il aurait sauvegardé son indépendance au sens où Costello l'entend. Toute indépendance aurait été analogue à celle qu'il a accordée au régime français de Vichy, et encore, seulement à titre temporaire. Il faut avoir une vue bien naïve des objectifs à longue portée de Hitler pour les croire compatibles avec le maintien de la Grande-Bretagne et de son Empire comme des entités souveraines. En fait, ils seraient inexorablement devenus des satellites de l'Allemagne." (p. 494)

Le malheur, pour ce raisonnement, c'est que Costello s'appuie sur un document d'époque très explicite, dont l'authenticité n'est pas douteuse (ni, par Kershaw, mise en doute, il l'ignore seulement) et qui a le mérite subsidiaire d'être conforme aux propos constants de Hitler depuis *Mein Kampf*, aux principes de base de son idéologie raciste et à tous ses actes de 1933 à 1945, consistant à épargner au maximum, compte tenu des circonstances, les intérêts britanniques, pour rechercher son propre "espace vital" le plus loin possible des chasses gardées coloniales et maritimes d'Albion.



Hitler "homme de l'année" (Time Magazine, 1938)

Entendons-nous bien. L'histoire donne évidemment raison à Churchill lorsqu'il affirme qu'une victoire allemande ne pourrait être que très dommageable à la puissance anglaise. Mais à moyen et à long terme. Pour l'immédiat, rien ne permet de mettre en doute la "clémence" des conditions de paix germaniques, et leur caractère terriblement tentateur si elles avaient été connues. Au reste, une génération d'historiens anti-churchilliens surgie vers 1980 et emmenée successivement par Clive Ponting et John Charmley a raison

sur un point : la résistance solitaire à Hitler était au-dessus des moyens du Royaume-Uni et ce chemin escarpé débouchait, même en cas de succès, sur de

gigantesques difficultés financières et coloniales, vu la nécessité d'une aide américaine massive et le peu de chances qu'elle soit désintéressée. C'est pour cette raison aussi que l'offre hitlérienne était tentatrice, et même, pour les capitalistes de la City et leurs représentants politiques, notamment conservateurs, quasiment irrésistible. Cependant – un point qui obsède Churchill et semble échapper complètement à Ponting comme à Charmley -, dans le cas d'une résignation simultanée de la France et de l'Angleterre, Hitler aurait vu sa position consolidée pour des lustres, non sans conséquences sur la situation matérielle de l'Angleterre ni, surtout, sur sa réputation. Peut-être Hitler n'aurait-il pas déployé dès l'année suivante une violence inouïe contre les militaires et les civils, notamment juifs, de nationalité soviétique, pour desserrer l'étau dans une tentative désespérée, comme le montre Kershaw au chapitre suivant, nettement plus convaincant. Mais en tout état de cause il aurait installé au cœur de l'Europe et de la chrétienté un racisme biologique judéophobe et aurait encouragé, par ses prêches comme par la leçon même de sa victoire, les masses et les élites britanniques à considérer leur domination coloniale non plus à la Kipling, comme une prise en charge généreuse de peuples moins avancés, mais comme une mise en esclavage, naturelle et nécessaire après les aberrations de « 2000 ans de christianisme », de races à jamais inférieures. La décision de *fight on* en 1940 est donc, comme l'écrit Kershaw après bien d'autres, fatidique. Mais en aucun cas elle ne résulte d'un processus démocratique ! Churchill est probablement fort peu sincère lorsqu'il peint en noir les conditions allemandes; en tout état de cause, il sauve son fauteuil et l'état de guerre en empêchant qu'elles soient divulguées, par tous les moyens de la censure et de l'intimidation. Il convient en effet de souligner -ce que peu font, à part Lukacs, Costello et votre serviteur- que dans le temps même où l'effondrement du front français pose brutalement la question, soit à la mi-mai, un premier ministre novice de soixante-cinq ans, qui gouverne depuis cinq jours, entreprend une réforme institutionnelle-éclair qui donne au gouvernement, en cas de crise grave, des pouvoirs dictatoriaux.

Avec une habileté qu'on ne lui connaissait pas -mais dont il va faire montre le plus souvent dans les moments cruciaux des cinq années suivantes-, il fait endosser cette politique par d'autres et en l'occurrence, déjà, par Chamberlain et Attlee, négligeant Halifax. Une loi concoctée sous la direction du premier est présentée aux Communes par le second et votée en urgence le 22. Cet *Emergency Powers (Defence) Act* donne en particulier au ministre de l'Intérieur John Anderson -l'un des plus fermes soutiens de Churchill- la capacité d'héberger sans jugement ni limite de temps dans ses locaux pénitentiaires quiconque est soupçonné de menacer la sécurité nationale. Et il passe aux actes dès le lendemain en arrêtant quelques dizaines de fascistes britanniques, Oswald Mosley en tête. Halifax peut se le tenir pour dit : quiconque laisse entendre que Hitler pourrait, d'une manière ou d'une autre, se montrer clément, a sa place derrière des barreaux. Sans doute le puissant lord n'a-t-il pas été trop inquiet pour sa liberté personnelle. Mais il a été certainement entravé dans ses élans.



Cette histoire est belle. Mais elle n'est pas entièrement morale et ne pouvait l'être, en raison du temps perdu à tenter d'apaiser Hitler et des moyens immenses que ce laxisme lui avait permis d'accumuler. Ses "conditions clémentes" étaient alors son arme la plus puissante, il fallait absolument l'empêcher de la sortir au grand jour et cela fut réussi d'extrême justesse, en recourant à la mystification et à l'intimidation autant, sinon plus, qu'à la raison.

A gauche, Lord Halifax

Ouvrages cités :

Lukacs (John), *The Duel: The Eighty-Day Struggle Between Churchill and Hitler*, 1990 ; *Five Days in London*, Yale University Press, 2001; *Blood, Toil, Tears and Sweat: The Dire Warning: Churchills First Speech as Prime Minister*, Kindle Edition, 2008

Costello (John), *Ten Days to Destiny*, New-York, Morrow, 1991

Delpla (François), *Churchill et les Français*, Paris, Plon, 1993 (rééd. 2000)

Vanwelkenhuyzen (Jean), *Miracle à Dunkerque*, Bruxelles, Racine, 1994

Kershaw (Ian), *Fateful Choices*, Londres, Penguin, 2007

RAPPORT D'ENQUETE SUR LA MORT DU GENERAL CASTLE

Par Henri Register

Jack CRICHTON, 487th Bomb Group Intelligence Officer
U.S. Air Force.

Présentation: Henri Register

Traduction: Roger Marquet

Photos : Jack Crichton

Contexte: Le 16 décembre 1944, les allemands déclenchèrent leur dernière grande offensive de la Deuxième Guerre Mondiale, à travers les Ardennes; elle allait être connue sous le nom de "Bataille du Saillant". Le 24 décembre 1944, le



premier jour clair depuis le début de l'attaque, la Huitième Air Force envoya la plus grande armada aérienne jamais rassemblée - 2.000 bombardiers pour la plupart des B-17 et des B-24 - effectuer un bombardement tactique. Récemment promu Commandant du 4^{ème} Wing de Combat de la 8^{ème} Air Force, le Général Frederick Castle était à la tête de cette armada. Au cours de cette mission, la 8^{ème} Air Force rencontra une opposition féroce, tant de la part des chasseurs ennemis que de la Flak, et l'appareil du Général Castle fut touché. Tout l'équipage réussit à sauter à l'exception du Général Castle et du pilote. La dernière fois que l'on vit l'avion, toujours avec son plein chargement de bombes, il était fumant, perdait de l'altitude et se dirigeait vers les lignes ennemies.

A gauche, le général Castle

Tâche: Déterminer si le Général Castle était mort ou prisonnier de guerre. Si il était prisonnier, pouvait-on le délivrer? Sinon, et puisqu'il avait connaissance de plans "TOP SECRETS", certains changements devaient-ils y être apportés? Un certain Major Hayes et moi-même, Major également, fûmes chargés de cette tâche. Nous avions des ordres directs du Général Eisenhower qui nous permettaient de réquisitionner n'importe quel type de moyen de transport.

Evénements: Extraits de mon journal.

Vendredi 29 décembre 1944.

Nous avons quitté Honington à 13.00 heures à bord du Silver Queen ; atterris à Laon Couvron, en France à 15.15 heures après être passés par l'aérodrome de Saint-Trond qui était fermé ; séjourné dans un château près de Laon. Le Capitaine Holt, Commandant du Détachement des Communications de la 8^{ème} Air Force, était présent. Le Lieutenant Collingsworth, un pilote que je connaissais, s'occupa de nous.

Samedi 30 décembre 1944.

Nous avons quitté le château après le petit déjeuner. Nous sommes partis pour la Base de Laon Couvron afin de trouver un transport vers Bruxelles. On nous assigna un B-17 en cours de réparation. Le Capitaine Gene Pulian était l'officier mécanicien. Dîné au mess de la base à Laon. Le B-17 n°588 nous fût attribué. Nous avons décollé pour Bruxelles à 14.39 heures - le Major Hayes aux commandes et moi comme copilote. Temps bouché. Nous avons fait un 180° et sommes retournés au-dessus de Charleroi. La visibilité et le plafond devinrent encore pires. Nous avons atterri à Florennes - Jazaine. La faible visibilité et le plafond bas nous ont forcés à faire une approche directe. La piste était verglacée et l'avion sortit de cette piste, se retourna sur le dos, les hélices entaillant le sol. Le pilote était sans connaissance. Nous étions suspendus par nos harnais, la tête en bas. Je donnai quelques gifles au visage du pilote. Il revint à lui.

Cela sentait l'essence. Nous avons tous deux sauté hors de l'avion et nous avons couru, mais l'avion n'a pas pris feu. Heure d'atterrissage: 16.00 heures. Dîné à la base. Nous avons emprunté un Command Car et quitté à 18.30 heures. Le Colonel Wesom était le Commandant de cet aérodrome. Nous sommes arrivés à Bruxelles vers 21.45 heures et nous nous sommes rendus au poste de la Police Militaire. Un lieutenant MP nous donna sa chambre à l'hôtel Tourin pour la nuit.

Dimanche 31 décembre 1944.

Le Major Hayes prit contact avec l'aérodrome de Bruxelles (B-58). Il s'arrangea pour avoir une jeep avec remorque et un conducteur pour le lendemain. Le conducteur qui nous fut désigné se trouvait à Saint-Trond où il nous attendait. Nous avons passé la nuit à l'hôtel Pélican, qui nous fût attribué par l'officier de cantonnement.

Lundi 1 janvier 1945.

Bruxelles fut attaquée à 9.30 heures par des Focke Wulf 190 et des Messerschmidt 109. Les deux aérodromes furent attaqués. Des avions brûlaient sur les deux champs d'aviation. Nous avons quitté à 11.00 heures; nous avons déjeuné en chemin avec une unité d'intendance. Nous nous sommes arrêtés à Saint-Trond qui avait également été attaqué. Le S-2, officier des opérations, nous parla de la localisation des lignes ennemies. Nous nous sommes rendus à Liège, au poste de la Police Militaire; puis chez le Commandant du Secteur. Nous avons pris connaissance du mot de passe et d'informations complémentaires sur les lignes ennemies. Nous avons poursuivi notre route jusqu'à Xhos, endroit indiqué par le 125^{ème} Bataillon antiaérien. Nous nous sommes rendus au château de Lannoy, demeure du Comte et de la Comtesse Lannoy qui

était occupé par le 589^{ème} Bataillon d'Observation d'Artillerie de Campagne de la 106^{ème} Division d'Infanterie, commandé par le Major Elliott Goldstein. Nous avons dîné avec le Major et pris le Cognac avec le Comte et la comtesse, dont le véritable nom est Comte et Comtesse Stéphane Etienne d'Oultremont, de Xhos, Tavier, Condroz, Belgique.



A gauche, B17 Countess

Mardi 2 janvier 1945.

Nous avons emprunté l'avion de liaison du Major Goldstein et nous avons volé vers le nord du château. Depuis les airs, nous avons localisé la queue, un morceau de l'aile et du fuselage de l'avion du Général Castle. Nous sommes retournés au château et nous avons reçu une patrouille du Major Goldstein; nous nous sommes mis en route pour localiser l'épave. Nous avons trouvé la queue de l'avion numéroté 48444 C. Des taches de sang (étendues) parsemaient la queue; de même, une

traînée de sang maculait l'endroit où le mitrailleur de queue avait quitté celui-ci pour s'éjecter. Il y avait aussi des taches de sang autour de l'entrée. Des traces de pas, boueuses, se trouvaient sur la paroi de droite, à mi-hauteur; ce qui semble indiquer que la queue de l'appareil s'était mise en vrille et que quelqu'un avait marché sur les parois en tentant de s'éjecter. Des trous de calibre .30, dans le bas de l'empennage, semblaient se diriger vers la position du mitrailleur de queue. Il y avait aussi des traces de rafales de balles de 20 mm dans la partie avant du stabilisateur de gauche et dans la partie arrière de l'empennage. Un trou de 8 pouce sur 10 (20x25 cm) se trouvait en face de la porte d'entrée. L'intérieur de la queue, et particulièrement le côté droit, était carbonisé et noirci par le feu. Nous sommes rentrés au château. Nous avons parlé avec le Major Dierling.

Notre groupe s'est à nouveau rendu vers l'épave où nous avons trouvé plusieurs bombes non explosées. Après une observation préalable du terrain, nous nous sommes dirigés vers le bout de l'aile droite. Les réservoirs supplémentaires n'étaient plus là et il n'y avait pas trace d'incendie. Aux restes de la salle de radio était attachée la trappe principale d'évacuation vers la soute à bombes. Cette partie de l'avion se trouvait à environ 800 mètres du bout de l'aile.

Le transmetteur PFF¹ était toujours là, de même que des morceaux de l'équipement radio. L'obscurité commença à tomber. Nous entendîmes des ordres donnés en allemand, très près de nous et nous supposâmes qu'il s'agissait d'une patrouille allemande. Nous avons retraité vers le château. Nous avons mangé des rations K préparées par le domestique du Comte et nous avons dîné avec le Comte, la Comtesse et le Major Goldstein.

Mercredi 3 janvier 1945.

Retour vers l'épave. Le plus gros de l'explosion semble avoir dispersé le contenu du cockpit vers le nord-ouest. Trois moteurs furent retrouvés; le moteur n°1 se trouvant éloigné des autres vers la droite. La tourelle de queue et la tourelle "de menton"² se trouvaient à 4 ou 5 mètres l'une de l'autre.

Nous avons trouvé une main dans la neige. Nous l'avons rapportée au poste des MP du château où ses empreintes furent relevées. La lecture initiale de ces empreintes montre qu'elles sont semblables à celle du Général Castle.

A droite, le château

Nous fûmes interpellés plusieurs fois en revenant au château. Les mots de passe et les réponses changeaient tous les jours à midi, mais, en plus, les sentinelles posaient des questions dans le genre de: "Qui est Babe Ruth?"³; tout cela parce que les Allemands étaient en possession de ces mots de passe.

Jedi 4 janvier 1945.

Nous avons emmené une patrouille de 15 hommes du 589^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne pour nous aider à fouiller tout le secteur. La neige rendait les recherches difficiles. Nous avons trouvé une plaque d'identification au nom de Frederick W. Castle.



Les V-1 passaient au-dessus de nous toutes les cinq minutes.

Nous avons trouvé un doigt qui fut emmené au Poste MP du château pour en prendre des empreintes.

Les parties de corps humains trouvés à cette date sont: (identification aidée par l'infirmier de la patrouille).

Une jambe complète

Deux jambes à partir de l'articulation du genou jusqu'au pied, une d'entre-elles portait une chaussette sans marque de buanderie.

Des viscères coincés en-dessous de l'épave.

Une articulation du genou.

Le quart supérieur gauche d'un torse.

Une articulation de hanche droite avec le tiers supérieur du fémur et les organes génitaux.

¹ NDT: il doit s'agir du Plane Friend or Foe Transmitter, équipement émettant un signal automatique permettant d'identifier la qualité d'ami ou d'ennemi de l'appareil - les avions actuels sont encore équipés d'un tel émetteur; il porte maintenant le nom de IFF - Identification Friend or Foe.

² NDT: tourelle située à l'avant, sous le nez de l'avion, d'où sont appelation anglophone de "chin turret", tourelle de menton.

³ NDT: Babe Ruth était le plus fameux joueur de base-ball des U.S.A..

Deux lobes d'un poumon droit.

Une main droite avec seulement le pouce, l'index et le majeur intacts.

Un avant-bras droit et une main avec la surface palmaire détachée; poils roux sur le dos de la main. Le Général Castle avait des cheveux bruns-roux.

Un doigt, soit un index soit un majeur d'une main inconnue.

Un morceau de sternum avec des petits morceaux de côtes toujours attachés.

Une vertèbre dorsale.

Une partie d'intestin.



1. Fragments d'os et de chair non identifiés.

Tous ces restes furent rassemblés, emballés et enterrés ultérieurement au cimetière d'Henri-Chapelle. Aucun parachute ne fut trouvé à proximité de l'épave.

Empennage arrière de l'appareil

Vendredi 5 janvier 1945.

Nous sommes partis pour Gulpen en Hollande, endroit où se trouvait le MEW (?). Nous y sommes arrivés à 13.00 heures. Nous avons dîné à l'Hôpital Général. Le Major Hayes a pu parler par téléphone avec le Général Allard, et lui a fait rapport de ce que nous avons trouvé, en lui demandant de faire parvenir le message au Général Partridge. Nous

avons quitté Gulpen pour la base B-58 à Bruxelles. Nous sommes arrivés à Bruxelles à 17.00 heures après un voyage très venteux dans une jeep découverte.

Samedi 6 janvier 1945.

Nous avons essayé de planifier notre retour en Angleterre. Nous avons été logés à l'hôtel Berceuse.

Dimanche 7 janvier 1945.

Nous avons pris contact avec le Colonel De Corsey, Officiers des Opérations la Base B-58. Pendant que nous attendions un transport à la salle des opérations, nous avons reçu un appel téléphonique de Pinetree⁴, en l'occurrence le Major Magruder qui nous dit que le Colonel Norcross attendait de nos nouvelles à propos de ce nous avons trouvé et de la date prévue de notre retour. Les informations antérieurement données au Général Allard furent répétées. Il y eut une possibilité de transport mais elle fut annulée à cause des conditions atmosphériques. Nous avons logé à l'hôtel du Berger.

Lundi 8 janvier 1945.

Nous avons téléphoné pour obtenir un retour en avion vers l'Angleterre. Il y avait un C-17 qui décollait à 15.00 heures. Nous nous y sommes embarqués. Nous avons atterri à Honington à 17.20 heures avec un plafond et une visibilité pratiquement égale à zéro. Nous avons fait rapport au Général Partridge.

⁴ NDT: nom de code.



Résumé:

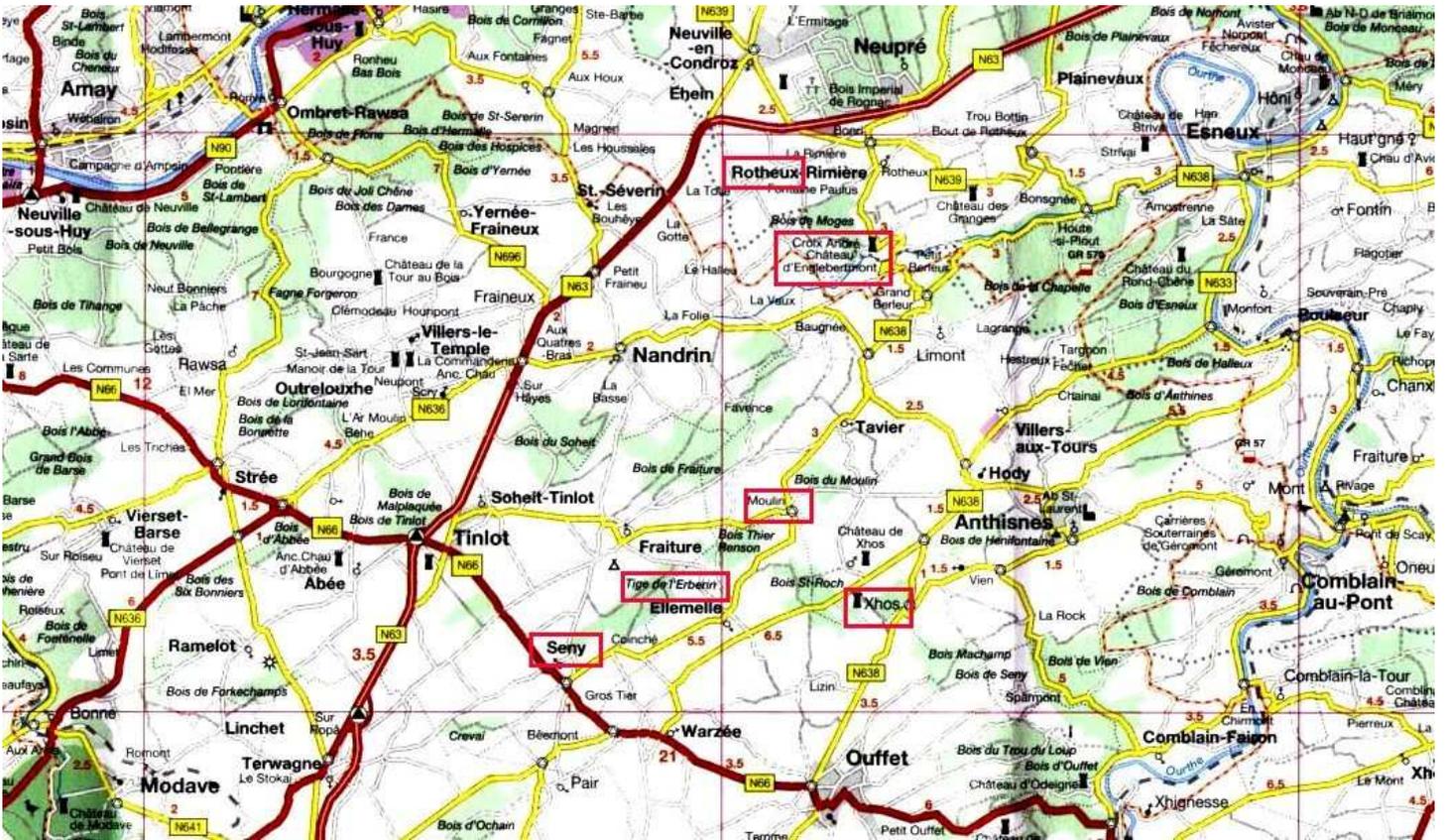
Nous avons localisé l'épave de l'avion du Général Castle, sa plaque d'identification, sa main, et les restes de deux corps, dont l'un était celui du Général Castle. Les restes ont été ultérieurement enterrés au cimetière militaire d'Henri-Chapelle.

Conclusions:

Le Général Castle est mort dans le crash de son appareil.
Mission accomplie.

Major Jack Crichton
487th Bomb Group Intelligence.

Dog tags du general Castle



Plan des lieux

RAPPORT D'ENQUETE
**LE SORT DU GENERAL FREDERICK W. CASTLE
PENDANT LA MISSION DE BOMBARDEMENT DE DECEMBRE 1944
Par le MAJOR JACK CRICHTON
487th BOMB GROUP INTELLIGENCE;**

Concerne: Rapport d'enquête sur la disparition du Brigadier Général Frederick W. CASTLE.

Adressé à: Commandant Général de la 3^{ème} Division de Bombardiers.


L'un des moteurs de l'appareil

1. Les faits connus par la partie concernée - c'est-à-dire les Major H, B et C⁵ - à propos de la disparition du Général Frederick W. Castle au début de cette enquête étaient les suivants:

a. Le 24 décembre 1944, il était le leader du 4th Air Group, lui-même leader de la 8th Air

Force.

b. Au point de contact n°3 (5035N - 0500E), à 12.23 heures, le Group avait 17 minutes de retard à cause d'un changement de direction des vents tout à fait inattendu. Le moteur n°1 de l'avion de Castle perdait de l'huile et il devint difficile, pour l'appareil, de conserver sa place dans la formation - au point 5033N - 0523E.

2.a. L'équipe des enquêteurs s'est rendue à Xhos, en Belgique; cet endroit ayant été

mentionné par le 125th AA Battalion, unité qui avait recueilli le bombardier et le navigateur, après qu'ils se soient éjectés. En atteignant Xhos, les enquêteurs s'aperçurent que le 125th AA Battalion avait fait mouvement vers une destination inconnue. Après avoir parlé avec le Comte et la Comtesse d'Oultremont, les propriétaires du château où le 125th AA Battalion avait cantonné, il fut décidé qu'il serait pratique de séjourner dans ledit château et de conduire l'enquête à partir de cet endroit. Le Comte et la Comtesse pensaient que l'avion était tombé au nord de la localité de Xhos, plutôt qu'au Sud-Est ainsi qu'il ressortait de l'interrogatoire des bombardier et navigateur de l'appareil perdu.

C'était alors le 589^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne qui logeait au château et le Major Hayes obtint du chef de cette unité, le Major Goldstein⁶, l'autorisation d'utiliser son avion L4B.⁷ Avec le Major Crichton comme observateur, une recherche fut entreprise au Nord de Xhos. A peine 10 minutes après le décollage, la queue de l'appareil détruit fut découverte dans un champ, aux coordonnées approximatives suivantes: 5013N -0528E.

⁵ Major H = Ralph S. Hayes - Major B = Major James N. Brocke - Major C = Jack A. Crichton.

⁶ En décembre 1998 et janvier 1999, nous avons questionné le Major Goldstein au sujet de cette enquête sur la mort du Général Castle. Il n'a pas nous apporter des informations complémentaires car il dit ne pas se rappeler de cet événement.

⁷ L4B = avion léger d'observation.

Peu de temps après, la partie externe de l'aile droite fut aperçue, à peu près à 800 mètres au Nord-Ouest du morceau de la queue; puis un morceau du fuselage, entre les sections 1 et 5, fut trouvé à 800 mètres au Nord-Nord-Ouest de la queue. Ces positions furent reportées sur une carte, et le pilote et l'observateur retournèrent vers la piste d'atterrissage du château. Nous nous sommes alors rendus vers l'épave en jeep.

Les conclusions suivantes furent observées:

3.a. Au morceau de queue: taches de sang étendues dans la position du mitrailleur de queue et dans le reste du morceau de queue; des trous d'un calibre .30 et de 20mm dans cette partie de la queue et dans le compartiment du mitrailleur de queue indiquent que ce mitrailleur fut blessé alors qu'il était toujours dans l'avion. L'état du morceau de queue montre qu'il fut cisailé au niveau de la section 7 - résultat d'une manœuvre violente de l'appareil. L'avion était en feu avant que la queue ne soit cisailée; ceci est démontré par le roussissement du côté droit à l'intérieur du morceau de queue.

b. Au panneau extérieur droit et au bout de l'aile, une rafale de 20 mm dans le réservoir complémentaire déclencha une violente explosion qui arracha l'aile au niveau de la section 16; une vrille brutale s'ensuivit. Il n'y a aucune trace d'incendie dans le morceau d'aile.

c. Au morceau de fuselage, des indices montrent qu'il fut arraché du reste du fuselage et du morceau d'aile de l'avion par le résultat d'une manœuvre brutale. Il faut noter que la porte de l'entrée principale était toujours en place. Le compartiment radio était, à l'évidence, sévèrement roussi par le feu. L'appareil de transmission PFF⁸ était toujours intact. Les enquêteurs le détruisirent.

Nous nous sommes alors rendus vers le poste MP du château d'Englebermont, qui se trouvait à 300 mètres de l'épave du moteur et du morceau de nez. A ce château, nous avons entendu l'officier médecin de l'unité MP, le Capitaine Wolgel, qui nous a déclaré avoir observé l'écrasement de l'avion, le 24 décembre, et s'être rendu auprès de l'épave. A cause de l'explosion des bombes, il ne put s'approcher très près de l'épave. Cependant, il en fit le tour pour s'assurer qu'il n'y avait plus personne de vivant à l'intérieur. Ce faisant, il découvrit trois jambes et quelques viscères qu'il ramena au château et puis qu'il envoya au cimetière américain d'Henri-Chapelle pour y être enterrés. Nous nous sommes rendus auprès de l'épave qui se trouvait sur le flanc d'une colline couverte d'une forêt assez dense. L'épave fut identifiée grâce au numéro du moteur et à celui d'une hélice. Immédiatement après, deux civils qui furetaient autour de l'épave, déplacèrent une bombe qui commença à fumer. Nous avons évacué le secteur et nous nous sommes assurés les services d'une unité d'évacuation des bombes qui emmena toutes les bombes dangereuses. Nous nous sommes alors servis d'un camion muni d'un treuil et nous avons déplacé le moteur et d'autres morceaux de l'épave de manière à nous permettre une meilleure recherche d'autres restes éventuels.

Un premier examen des lieux ne nous a d'abord rien fait découvrir d'important mais en fouillant la périphérie, nous finîmes par trouver une main droite. Une empreinte digitale de ce que nous pensions être un index droit fut relevée au poste MP. Plus tard, un autre doigt fut retrouvé ainsi que différents éléments humains d'anatomie; le tout dans un rayon de 200 mètres autour de l'épave. Une empreinte digitale de ce doigt fut également relevée. Des recherches faites avec l'aide des 15 soldats du 589th Bataillon d'Artillerie de Campagne dénichèrent d'autres éléments humains⁹, tels qu'un pied, par exemple; ainsi qu'une plaque d'identification gravée au nom de Frederick W. Castle. Des fouilles effectuées dans les environs immédiats de l'épave ne donnèrent rien de plus.

Aucune partie de dentition ou morceau de crâne ne fut trouvée. Dans un rayon de 200 mètres autour de l'épave, il y avait de nombreux petits débris humains et des petits morceaux de l'avion, tant sur le sol, qu'accrochés dans les arbres.

4) Conclusions:

D'une enquête matérielle réalisée sur l'épave de l'avion, on peut conclure avec certitude que le Général Castle a risqué sa vie en ne larguant pas ses bombes pour ne pas mettre en danger les troupes amies au sol, alors même que son appareil était sur la fin et que deux moteurs étaient hors d'usage. Il maintint l'avion stable pendant que les membres de l'équipage s'éjectaient, à l'exception du pilote.

⁸ voir note de bas de page n°1

⁹ Une recherche effectuée auprès de vétérans du 589^{ème} Bataillon d'artillerie de Campagne nous a donné très peu d'informations complémentaires sur ces recherches. Un membre de cette patrouille a déclaré que ce fut atroce. Il avait été obligé d'abattre quelques arbres afin de récupérer des éléments humains. Ce soldat ne voulant rien ajouter à son court récit.

Pendant qu'il maintenait le niveau de l'avion pour permettre à l'équipage de sauter, il fut attaqué par des avions ennemis; un obus de 20 mm atteignit l'aile droite et les réservoirs complémentaires explosèrent; l'aile fut arrachée et l'avion entama une vrille brutale vers la droite, ce qui amena la séparation de la queue du reste du fuselage. La force centrifuge de la brutalité de la vrille fut si intense qu'elle cloua sur place les occupants du cockpit. Des faits suivants, il peut être établi que le Général Castle était dans l'avion au moment où celui-ci s'est écrasé. Quatre pieds humains ont été retrouvés auprès de l'épave et seules deux personnes ont été portées manquantes dans cet avion. Une plaque d'identification portant le nom de Frederick W. Castle fut trouvée dans l'épave. Différentes parties de corps humain furent trouvées sur lesquelles les poils étaient de couleur roux clair. Le pilote était bien défini comme ayant les cheveux bruns. Un pied, une partie d'une main et un avant-bras étaient ceux d'une personne plutôt petite, comme le Général Castle. Le pilote était une personne de grande taille. Les empreintes des deux doigts n'ont pu être identifiées par manque de matériel et de personnel qualifié.

Informations provenant de l'équipage de l'avion du Général Castle.

MacArty, le premier à sortir du nez de l'avion, s'éjecta à 12.36 heures, (il a regardé sa montre) dit-il dans une déclaration ultérieure. Il atterrit dans des champs labourés et fut recueilli 1,5 kilomètres plus loin, dans la direction de Liège - par le Major Hickes et un Sergent infirmier du 125th AA Battalion - et ramené en jeep au Quartier-Général à Xhos. En chemin, ils chargèrent Procopio, M/O¹⁰, qui avait huit blessures par balles dans la jambe droite, la cheville gauche fracturée, des brûlures aux premier et deuxième degrés sur le visage et un lumbago. Quelqu'un (?) lui dit que le Lieutenant Biri était au château en bonne santé.

Quittant Xhos, Procopio fut emmené par le Capitaine Havey, dans un camion de 2 1/2 tonnes, au 84^{ème} Poste de Triage, à Aywaille. Ce poste était attaché à la Première Armée.

A Xhos, l'Aumônier dit à MacArty, lui montrant sa plaque d'identification, que Swayne avait été retrouvé mort, sans parachute. MacArty se rendit auprès du corps, accompagné d'un sergent, afin de l'identifier. Le Commandant du 125th AA Battalion, un Lieutenant-colonel, remarqua que sa montre était arrêtée à 12.53 heures.

Le corps de Swayne fut emmené, dans un transporteur d'armes, à l'Hôpital Général n°56 à Liège, lequel refusa d'accepter le corps. Le Lieutenant R. C. Thompson, un Sergent et deux soldats du 125th AA, accompagnèrent le corps de Swayne et MacArty jusqu'à Liège.

Biri fut chargé, par un sergent, dans une voiture de reconnaissance et emmené vers Liège; en route, il rencontra MacArty. Avec Biri se trouvaient deux autres officiers, venant également du château, le Lieutenant Dumler de l'équipage du Lieutenant Reed, et le Lieutenant Bradford du même équipage.

Un certain Capitaine Green, au bureau d'enregistrement de l'hôpital dut téléphoner à un colonel pour que le corps de Swayne soit accepté.

Biri resta à l'hôpital (une ancienne étable), trois médecins l'examinèrent - il n'avait qu'une entorse - et, le lendemain matin, ils le confièrent à nouveau à MacArty.

MacArty, les Lieutenants Dumler et Bradford retournèrent au Château à Xhos. Le plus gros du 125th AA Bn étant parti, ils furent reçus par un Lieutenant Ninane, vers 22.30 heures. Ils repartirent pour l'hôpital au milieu de la nuit.

Le matin suivant, MacArty fut avisé par le sergent de service du bureau de réception du 56^{ème} Hôpital Général que le Capitaine Auer se trouvait au 28^{ème} Hôpital Général de Liège¹¹ avec une jambe fracturée. Le Capitaine Havey informa MacArty que Procopio avait été envoyé au 84^{ème} Poste de Triage pour prendre en charge le Sergent Matz de l'équipage de Turnquist. Matz était indemne.

L'hôpital procura un moyen de transport pour aller au champ d'aviation dans les faubourgs au nord de Liège - 3 jours d'attente avant de pouvoir décoller pour Bruxelles - passer la nuit - c'est là que Biri raconta qu'il s'était posé à peine à 100 mètres de l'avion, puis s'était rendu par lui-même à un bâtiment de ferme à moins de 800 mètres.

250 Russes réquisitionnés se trouvaient dans un château à 3 kilomètres de Xhos.

¹⁰ M/O = Officier-mécanicien

¹¹ Le 28^{ème} Hôpital Général était à La Chartreuse (Liège).



Ni MacArty ni Jeffers ne se souviennent de qui a dit que les aviateurs avaient reçu des tirs pendant leur descente en parachute. P-51 cocardes allemandes ou marquages allemands. Jeffers a été recueilli par un bataillon du génie de la 1^{ère} Armée et emmené dans un château. Il est resté là pendant 1 heure, jusqu'à 5.30 heures. Il a ensuite été emmené par camion vers le 84^{ème} Poste de Triage en compagnie du S/Sergeant Kleinman, opérateur-radio, de l'équipage de Turnquist qui était gravement brûlé au visage. On a déposé Kleinman et conduit Jeffers chez les MP du 7^{ème} Corps, quelques kilomètres plus loin, pour la nuit. Pendant qu'il était au 84^{ème} Poste de Triage, un capitaine-médecin a dit à Jeffers que le S/Sergeant Hudson, mitrailleur de droite, avait raconté la même chose que lui à propos de Rowe.

Hudson, après avoir atterri dans un arbre, fut emmené dans un château - le Quartier Général d'une unité MP - où il rencontra le : Staff Sergeant 6822845
4 Det 73 G 2 Co G 2nd ECA Regt
APO 658,

Il était blessé au visage et avait des contusions au pied droit. Jeffers et Hudson partirent pour le 9 TAC Hq à Liège, le 25 décembre et rentrèrent en Angleterre le 26.

Numéros des moteurs de l'avion 48444

Moteurs

#1 SWO 27145
#2 SWO 27163
#3 SWO 27169
#4 SWO 27181

Supports

#1 RR - B4097
#2 RR - B4115
#3 RR - B4671
#4 RR - B9711

Avion n°44-8444

Le Général était habillé comme suit:

- 1) Veste B-10, verte avec quelques couleurs.
Insigne sur la veste.
- 2) Chemise vert olive avec insigne
- 3) Casquette de service
- 4) Treillis verdâtre.

Harriman était habillé comme suit:

- 1) Veste B-10
- 2) Casquette de vol verte
- 3) Pantalon assortit avec la veste B-10
- 4) Chaussures militaires classiques.

Equipage de l'avion 48444

0-319375

Leader de mission - Général Castle Frederick W.

0-695257

Pilote - 1^{er} Lieutenant Harriman Robert W.

0-712624

Navigateur - 1^{er} Lieutenant MacArty Henry D. - de retour à la base.

39279733

Opérateur-radio - Sergent Technicien Swain Laurence H. - mort

0-667235

Bombardier - 1^{er} Lieutenant Biri Paul L. - de retour à la base

16131444

Mécanicien - Sergent Techicien Jeffers Quentin W. - de retour à la base.

700148

Officier-Mécanicien - 1^{er} Lieutenant Procopio Bruno S. - à l'hôpital à Liège

0-795170

Navigateur - Capitaine Auer Edmund S. - à Liège, fracture de la jambe

19113290

Mitrailleur d'aile - Sergent-Major Hudson Lowell B. - de retour à la base.

0-819325

Officier Technicien/mitrailleur - 1^{er} Lieutenant Rowe Claude L. - mort. Tué par mitraillage.

4^{ème} Air Force - Colonel Fuldwilder - Liège.

Bierset A 93

401^{ème} Compagnie de Transmissions - St-Trond

404^{ème} Groupe de Campagne aurait coopéré avec Bruxelles -

Colonel Foote - Commandant du 8^{ème} Commandement de Service - le consulter pour les communications - appeler le Général Doolittle, message pour le Général Partridge à la B-58 à Bruxelles - peut être retrouvé à partir de Zaventem.

B-53 - Merville à Bruxelles au QG de Ronde¹², Section de vol - Honington à 9.00 heures.

Jour lumineux - 75 + 4,5

Jour sombre - 50 + 3,5

Jour changeant (moving day) - 150 + 200

Colonel Wilson

414^{ème} Groupe de Campagne

Identification sur dans la queue

48444 P

P39

226 C

ZG

Type Ordre

G65 VF N 535 C 40003/

F44 844

Concerne: Avion écrasé.

Adressé à : Commandement Général 8th Air Force

Via le Grand Prévôt de l'Armée US APO 230

- 1) B-17 n°48444 écrasé dans le voisinage de VA 400 180 aux environs de 12.50 heures le 24 décembre 1944.
- 2) Preuves d'identification de parties de deux corps humains envoyés dans les caveaux d'attente du cimetière américain d'Henri-Chapelle.
- 3) L'avion fut totalement détruit.
- 4) Ci-jointe une feuille trouvée près de Sprimont, en Belgique, coordonnées VA 5414, le 24 décembre
- 5) Inclus un porte-billets trouvé dans les environs de VA 400180
- 6) Trouvé trois jambes

Pour l'officier Commandant

Frederick Deterley

Major CM

Officier Adjoint

518 Bataillon de Police Militaire

Médecin au 4 PO 230

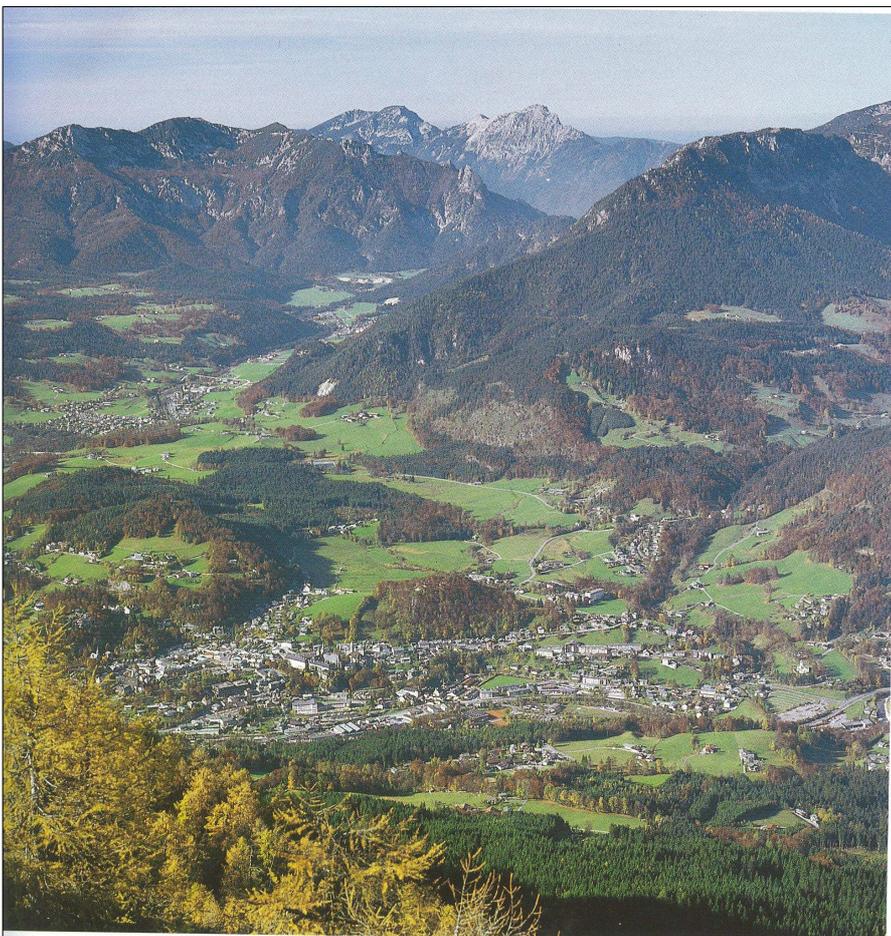
¹² QG de Ronde = -surveillance ??

Le nid d'aigle du Fürher

Par Eric Giguère

Historique

Adolf Hitler découvrit les charmes de « *Berchtesgaden* » au tout début de son adhésion au parti ouvrier allemand grâce à Dietrich Eckart, son mentor. Hermann Esser, l'autre principal orateur du parti, aimait bien lui aussi le calme et le décor enchanteur des alpes bavaroises. Hitler leur rendit visite à plusieurs reprises et logeait pour l'occasion à la « *Pension Moritz*, » dont le directeur était Bruno Büchner (parmi les premiers sympathisants nazis), et qui devint plus tard une



auberge, le « *Platterhof*. » Dietrich Eckart avait présenté Hitler au fabricant de piano Carl Bechstein dont l'épouse, Helena, prenait plaisir à materner le caporal autrichien. Ils invitèrent par la suite Hitler régulièrement dans leur maison de campagne située elle aussi dans les environs. L'auteur de *Mein Kampf* passa une bonne partie de l'été 1925 aux alentours de *Berchtesgaden* pour y écrire le second volume de son oeuvre. À la mi-juillet 1926, il prit des vacances avec son entourage dans l'*Obersalzberg*, il appréciait visiblement ce coin de pays voisin de son Autriche natale.

Légende: Vue de Berchtesgaden à partir du Nid d'Aigle.

Hitler louait depuis 1927 la *Haus Wachenfeld*, chalet dont la propriétaire était la veuve d'un homme d'affaires allemand. Il apprit après quelques années plus tard que la bâtisse était à vendre. Devenu millionnaire grâce aux droits d'auteur sur *Mein Kampf*, Hitler pouvait se permettre cette extravagance d'autant plus que cette dame, en tant que membre du parti et aux prises avec des ennuis financiers, lui fit un prix d'ami. Il paya 40 000 Goldmarks pour se

l'approprier. La *Haus Wachenfeld* fut alors transformée en un imposant bâtiment renommé *Berghof*.

Adolf Hitler reçut un grand nombre de dignitaires étrangers dans cette "modeste" demeure. Les autres sbires du parti n'eurent d'autre choix que d'aller s'établir à proximité pour garder contact avec le chef, l'*Obersalzberg* devint à partir de ce moment le second siège du gouvernement après Berlin. C'est Martin Bormann qui fut chargé d'acquérir le terrain nécessaire à la construction de ce complexe en 1933. Les propriétaires furent contraints de vendre ou carrément expropriés. On préleva également 670 hectares de terrain en zone forestière et dans des réserves naturelles. On y retrouvait notamment les demeures d'Hermann Göring, Martin Bormann, Albert Speer ainsi que des casernes de SS, des locaux pour le personnel, le *Platterhof*, l'*Hôtel Türken*, etc... On y trouvait même une garderie ! Évidemment, sécurité oblige, Hitler y avait fait construire un énorme bunker sous-terrain dans les années 40. 2 800 mètres de tunnels reliant 80 pièces: le Troisième Reich ou l'ère du béton ! L'abri fut agrandi de 2 km encore dans les derniers temps de la guerre. La seule entrée toujours accessible de nos jours est située à l'*Hôtel Türken* où, à l'époque, l'unité de "brouillard" sévissait. Cette unité était chargée du camouflage de l'*Obersalzberg* au moyen de fumigènes pour parer aux attaques aériennes.

En 1937, Martin Bormann nomma Fritz Todt responsable de la construction de la route qui devait conduire au Nid d'Aigle, cadeau qu'il voulait offrir au Führer pour son 50ème anniversaire. Un chemin d'environ 6 km de long sur 4 m de large nécessitant le forage de 5 tunnels en montagne. Au bout de cette route, un stationnement, où les véhicules pourraient faire demi-tour (la route ne possédant qu'une voie avec quelques rampes d'évitement). À partir de cet emplacement, un tunnel de 3 m de hauteur sur une longueur de 300 m mènerait à un hall où un ascenseur, s'élevant sur 124 m dans la montagne, conduirait à la maison de thé sur le mont *Kehlstein*. Ces travaux furent réalisés sur 12 mois seulement entre mai et octobre des années 1937-1938 puisque les ouvriers ne pouvaient pas travailler l'hiver. Plus ou moins 3 000 hommes, en majorité des Italiens, travaillèrent à ce projet dans des conditions difficiles et périlleuses.



Forage de pierre pour la construction de la route.

Un gaspillage d'argent, de matériaux et d'énergie quand on sait qu'Hitler y mit rarement les pieds. Bormann avait mis le paquet pour l'anniversaire du Führer et le Duce contribua lui aussi en offrant une énorme cheminée de marbre pour orner la maison. Hiro Hito pour sa part avait donné, en guise de présent, un énorme tapis de 8 cm d'épaisseur de très grande valeur. On estime à environ 30 millions de Reichsmarks le coût total de la construction du *Teehaus* sur le *Kehlstein* (à ne pas confondre avec l'autre *Teehaus* sur le *Mooslahnerkopf* situé en-dessous du *Berghof*, qu'on appelait le petit *Teehaus*, où Hitler aimait se rendre à pied en compagnie d'Eva Braun).

Le Nid d'Aigle comprenait un grand hall en forme de fer à cheval, une salle à manger, la chambre d'Eva Braun, un bureau pour le Führer, des locaux pour le personnel d'escorte ainsi que d'autres pièces pour les différents services. Dans une caverne, un générateur de secours avait été installé, alimenté par un moteur de U-Boote, afin de pourvoir les lieux en énergie en cas de panne.

Le Nid d'aigle aujourd'hui

Le *Berghof* et de nombreux autres bâtiments furent détruits par le bombardement de la RAF le 25 avril 1945, mais le Nid d'Aigle ne fut pas endommagé. Pour éviter le pillage, des SS mirent le feu au *Berghof* le 4 mai 1945. On lui donna le coup de grâce le 30 avril 1952 sur ordre de l'État bavarois. À 17h00 ce jour là, il fut pulvérisé par une explosion.





On envisagea de réserver le même sort au *Kehlsteinhaus*. Les Américains récupérèrent le *Platterhof* et le rebaptisèrent l'*Hôtel General Walker*. Le Nid d'Aigle fut placé sous leur surveillance jusqu'en 1952, année lors de laquelle la Bavière le récupéra et songea à le détruire afin d'éviter qu'il devienne un lieu de culte pour les nostalgiques. On décida finalement de le louer à l'Association des Alpinistes d'Allemagne avec la bénédiction des Américains. Le site fut finalement transformé en attraction touristique et les bénéfices servirent à rénover et moderniser les installations. Le développement économique qui suivit à l'*Obersalzberg* mena à la création d'un fond du «*Berchtesgadener Land*» qui avait été au service des nazis dans le passé et allait maintenant se consacrer à des oeuvres charitables et communautaires.

Grand hall du Kehlsteinhaus où on peut apercevoir la cheminée offerte par le Duce et le tapis donné par Hiro Hito.

La course

Puisque le siège principal du gouvernement du Troisième Reich à Berlin avait été concédé aux Russes, une petite lutte de prestige éclata afin de couronner la première unité à s'emparer de

Berchtesgaden et de l'*Obersalzberg*. La controverse continue d'alimenter les discussions encore de nos jours alors que Français et Américains revendiquent chacun de leur côté la précieuse prise. On ne s'entend même pas chez les Américains à savoir quelle unité s'y trouvait en premier. Cependant, après analyse de nombreux sites sur le *web* ainsi que plusieurs livres et documents sur le sujet, je me suis fait ma propre idée sur ce qui a pu se produire.

D'abord, il y a eu un petit accrochage entre Français et Américains alors que le Général américain O'Daniel refusait de laisser le groupe tactique du Lieutenant-colonel de Guillebon emprunter un pont enjambant une rivière (probablement la *Paar*) sur l'*autobahn* en direction de Munich. Le général Leclerc de la 2^e DB s'était interposé à l'aide d'un interprète pour en connaître la raison. O'Daniel fit savoir à Leclerc qu'il y avait deux raisons: 1^o Vous ne respectez pas l'itinéraire qu'on vous a assigné, et, 2^o Ce sont mes ingénieurs qui ont bâti ce pont et vous traverserez quand mes hommes auront traversé. Le Général Leclerc, furieux, avait répondu que la seule raison pourquoi les Américains voulaient traverser en premier était qu'ils savaient qu'il n'y avait plus aucune résistance allemande au devant, parce qu'autrement il aurait laissé les Français passer. À cause de ce contretemps, la 3^e Division d'Infanterie américaine a coiffé les hommes du S/Gpmt Barboteu par une tête au fil d'arrivée: *Berchtesgaden*.

Le capitaine Laurent Touyeras (XI/64 RADB) avec son chauffeur François Borg, après avoir vu les siens s'emparer de documents importants dans le train de Göring, demanda la permission de foncer vers l'*Obersalzberg* puisqu'il connaissait l'emplacement du *Berghof*. Après avoir croisé une trentaine d'*Hitlerjugend* qui ne demandaient qu'à se rendre et leur avoir ordonné de poursuivre leur route jusqu'à *Berchtesgaden*, ils foncèrent vers le *Berghof* où ils firent d'autres prisonniers et virent de leurs yeux la demeure de Hitler qui flambait puisque des SS y avaient mis le feu. Touyeras lança alors ce message aux copains: «Suis seul chez Hitler, m'y ennuie, envoyez camarades». C'est alors que de Guillebon lui donna l'ordre de venir chercher la Section Messiah du Régiment de Marche du Tchad malgré la présence des Allemands capturés. Touyeras laissa reposer sur les épaules d'un *feldwebel* la responsabilité de la vie de ses compagnons et exécuta l'ordre qu'on lui avait intimé. Lorsqu'il revint 1h30 plus tard, il retrouva les captifs sans qu'un seul ne manque à l'appel. Lorsqu'ils quittèrent l'*Obersalzberg*, ils tombèrent sur une colonne d'Américains qui braquèrent leurs armes sur eux, sûrement furieux d'avoir été devancés par les Français chez le Führer.



Le lendemain matin, le capitaine Touyeras, après avoir eu droit aux compliments du Général Leclerc, conduisit celui-ci à l'*Obersalzberg*. Le Général Leclerc lui ordonna alors d'aller hisser les couleurs françaises au Nid d'Aigle sous escorte d'un groupe du III RMT. C'est le Lieutenant-colonel Barboteu qui remit le drapeau à Jean Raison afin qu'il le fixe avec l'aide de Touyeras sur le *Kehlsteinhaus*.

Berghof, printemps 1942.

Il s'agissait en fait d'un drapeau hollandais qui, fixé dans le sens de la

largeur, donnait l'illusion parfaite d'être le tricolore français. À 17h00, le 5 mai 1945, les couleurs de la France ornaient la devanture du Nid d'Aigle. Certains témoignages américains minimisent le fait d'être arrivés les premiers à l'*Obersalzberg* sous prétexte qu'il n'y restait que des ruines et que le point d'intérêt était la ville de *Berchtesgaden*. On peut présumer sans trop se tromper que si les Américains avaient été les premiers au *Berghof*, ils n'auraient pas tenu de tels propos qui ressemblent à de la frustration. Pour ceux qui prétendent que les américains sont arrivés les premiers parce qu'ils détiennent plus de prises de guerre que les Français, je répondrai simplement que nous ne cherchons pas à savoir qui a pillé le plus...

Les témoignages concordants de Jean Raison et de Pierre DeBray appuyés par les photos d'Alain Godec sur le site <http://www.warfoto.com/berchesg.htm#Truth> (dont celle du drapeau aux couleurs de la France devant le *Berghof*) semblent apporter la preuve la plus probante de ce qui s'est passé les 4 et 5 mai 1945 dans les environs de *Berchtesgaden*. J'ai pu retrouver la trace de quelques témoignages américains qui semblent confirmer les événements relatés par Raison et DeBray. Jamais cependant je n'en ai trouvé d'aussi précis sur l'emplacement du *Kehlsteinhaus* de la part des Américains. On a même plutôt tendance à tout confondre entre *Berchtesgaden*, l'*Obersalzberg* et le Nid d'Aigle. Une certitude quant à moi, la 101^e Airborne n'a pas été la première à entrer dans *Berchtesgaden* où, semble-t-il, la 3^e DI serait arrivée avec 4 heures d'avance sur les Français et 16 heures sur la *Screaming Eagle* selon le site internet cité ci-haut. Stephen Ambrose aurait donc été mal renseigné ou aurait délibérément voulu agrémenter son histoire de la 101^e avec ce glorieux fait d'arme. Le Général Maxwell Taylor qui commandait alors la division parachutiste américaine a d'ailleurs écrit dans ses mémoires: «...malheureusement un pont était détruit de notre côté de l'*autobahn* ce qui fait que la 3^e Division arriva avant nous dans l'après-midi du 4 mai.» La polémique ne cessera probablement pas de sitôt sur cette histoire, mais cette explication, logique et bien documentée, mérite sérieusement d'être prise en considération.

Sources:

Document historique *Nid d'Aigle - Obersalzberg* (acheté au *Kehlsteinhaus*)

Hitler, Ian Kershaw

Témoignage de Pierre DeBray sur ce site: http://2db.free.fr/images/debray/temoin_debray.doc

Témoignage de Jean Raison sur ce site: http://www.anac-fr.com/2gm/2gm_48b.htm

<http://www.thirdreichruins.com>

<http://www.warfoto.com/berchesg.htm>

Un merci spécial à Hubert Denys et Daniel Laurent pour m'avoir fait découvrir de précieux liens dans mes recherches.

92e Otdelnaïa Strelkovaïa Brigada

Par Ruben Sartori

92-я отдельная стрелковая бригада / 92^e Brigade particulière de fusiliers



La brigade fut formée en urgence en août 1942 avec 5000 marins issus des différentes unités et équipages de la Flotte de l'Arctique, afin d'alimenter le besoin en hommes du front de Stalingrad. Si ces marins, tirés des équipages de navires, ainsi que de ceux des sous-marins ou encore des unités d'infanterie et d'artillerie des gardes-côtes, n'avaient pas toujours la formation requise pour les combats d'infanterie ; ils bénéficiaient cependant d'une solide expérience acquise dans les combats pour Mourmansk.

Bien que cette brigade fût exclusivement composée de marins, elle ne fut pas officiellement considérée comme une unité d'infanterie de marine, alors qu'elle le fût dans les faits. La raison, est purement administrative :

Pour compenser le déficit en soldats expérimentés de l'Armée Rouge -l'armée de terre- on gratta dans le vivier de la Marine de guerre, qui, à défaut de disposer de soldats formés pour les combats d'infanterie, avait des militaires professionnels et expérimentés. Par ailleurs il était plus facile de remplacer des membres d'équipages peu spécialisés avec des conscrits que de donner aux jeunes conscrits l'expérience militaire nécessaire en quelques semaines. Or, la situation en cet été 1942 exigeait des renforts, rapidement et bien formés.

La Marine de guerre va verser sa contribution au poids des combats terrestres, en reversant ses hommes à l'Armée rouge. En 1942 la Marine de guerre fournira 188 976 hommes, dont 100 000 environ combattront sur le front de Stalingrad. En 1941 elle en avait déjà fournie 146 899. La Marine de guerre recommandera à sa consœur l'Armée

Rouge, de ne pas briser la cohésion des contingents marins en les diluants dans les unités, mais de les employer en unités constituées : section, compagnie, bataillon et même carrément brigade pour le cas particulier -pour ne pas dire unique- ici traité, celui de la 92^e Brigade particulière de fusiliers.

Ainsi donc cette brigade reversée à l'Armée Rouge n'appartenait plus officiellement à la Marine de guerre mais à l'Armée de terre. Ceci explique très bien pourquoi cette brigade, pourtant exclusivement composée de marins, ne fut pas reconnue officiellement par la Marine de guerre comme une de ses unités d'infanterie de marine. Et ce d'autant plus, que ces marins qui la constituait n'était pas des *moriaki strelki* (fusiliers-marins) mais justes des marins d'équipages de navires ou de subdivisions de gardes côtes. Cette unité avait été formée à partir de marins d'origines diverses, peu ou pas du tout entraînés pour les combats d'infanterie proprement dit.

L'énoncé du titre officiel de l'unité indique toute l'identité de cette unité, *Otdelnaïa* en Russe signifie tout à la fois, particulier, détaché ainsi qu'indépendant :

- « Particulière », parce que c'est une unité atypique -non conventionnelle- c'est-à-dire une « unité de marche », comme le dit le jargon militaire français pour désigner une unité formée d'éléments disparates.
- « Détachée » probablement parce que cette unité fut détachée de la Marine de guerre à l'Armée de terre.
- « Indépendante », parce que dans l'organigramme soviétique une brigade fait partie d'un tout, d'une unité plus vaste, un corps en principe. Or celle-ci n'appartient pas à une unité plus grande, c'est donc une unité indépendante, c'est-à-dire capable de combattre seule.

Cependant comme je l'ai fait remarquer plus haut, le cas d'une unité formée entièrement de marins d'une même Flotte et reversée à l'armée de terre est un cas peut-être unique. Les contingents marins reversés à l'Armée Rouge, étaient un apport pour reconstituer des unités exsangues autre qu'avec de jeunes conscrits sans aucune expérience militaire. Ces marins affectés dans les unités, étaient au mieux organisés en bataillon et l'encadrement des unités dans lesquelles ils étaient insérés, relevait d'officiers de l'Armée Rouge. C'était le cas de plusieurs divisions qui combattirent à Stalingrad,



par exemple la 284^e division de fusiliers sibériens du *polkovnik*¹³ Batiouk, qui avait été renflouée avec des subdivisions de la Flotte du Pacifique¹⁴, de la Baltique et de la mer Noire. C'était aussi le cas des 42^e, 115^e, 124^e et 149^e Brigade particulière de fusiliers dont les effectifs étaient majoritairement composés de diverses subdivisions de Flottes et Flottilles.

Or, cela ne semble pas être le cas de la 92^e OSBr -toute réserve gardée- qui semble avoir été formée entièrement de marins de la flotte de l'Arctique, des soldats aux officiers en passant par les commissaires politiques. D'ailleurs, la brigade a été apparemment formée comme une unité d'infanterie de marine. Elle était composée de 4 bataillons, trois de *strelki* (fusiliers) et un de *pouletmiottchiki* (mitrailleurs) comme le stipule l'organisation théorique des brigades d'infanterie de marine, alors que celle des brigade de fusiliers de l'armée de terre comprenait en principe trois bataillons seulement. En effet, l'infanterie de marine avait le privilège de bénéficier d'un appui-feu de mitrailleuses plus élevé que les unités terrestres. C'est pourquoi les marins avaient la coutume de porter une bande de mitrailleuse en sautoir autour du torse, cela élevait leur autonomie en munitions (250 balles en surplus par homme, de quoi ravitailler le tir des mitrailleuses !). Si tout cela est exact, il est donc légitime de supposer ou de surajouter une autre raison possible au fait que la 92^e Brigade particulière de fusiliers ne fut pas reconnue officiellement comme une unité d'infanterie de marine. Cela peut tenir également au fait que cette unité fut formée et expédiée en urgence et que son existence fut très brève. Formée, comme nous l'avons vu, en août, elle fut engagée à Stalingrad à la mi-septembre 1942, comme nous le verrons en détail plus

loin. Plongée au cœur des combats contre deux Panzer Divisions et une Infanterie Division, cette unité va être saignée à blanc en quinze jours de combat. Des 5000 hommes engagés le 16 septembre, le 27 septembre il n'en restait plus que 214 ! Par la suite, le 31 octobre, l'unité sera sommairement reconstituée grâce à l'apport d'un nouveau contingent de marins de la Flotte du Pacifique -cette fois-ci- dépêchés directement en renfort à Stalingrad. Après la fin de la bataille, en avril 1943, le reliquat dérisoire des survivants de cette unité sera dissout au profit de la 93^e Division de fusiliers. De surcroît, comme nous le verrons également, son commandant et son commissaire politique seront passés par les armes pour lâcheté devant l'ennemi. Ainsi pour toutes ces raisons : formation en urgence (En un mois !) et existence brève (Quinze jours !) associées à la conduite honteuse de ses chefs, la Marine de guerre soviétique et tout particulièrement la Flotte de l'Arctique – qui avaient tous deux un rang et un prestige à tenir- n'ont peut-être pas tenu à la reconnaître comme une de leurs unités d'infanterie de Marine, en dépit même de l'héroïsme des marins dans les combats pour Stalingrad. D'ailleurs, les historiographies de l'ère soviétique passent sous silence l'attitude et la condamnation des chefs de l'unité.

¹³ Grade équivalent à colonel.

¹⁴ Le célèbre sniper Vassili Zaitsev en faisait partie. Dans ses mémoires, il raconte qu'il toucha ses effets d'uniforme terrestre quand il fut expédié à Stalingrad, mais que le contingent ne s'était résolu à les revêtir que sous l'injonction d'un instructeur politique de la division de Batiouk. Les marins semblaient fort attachés à leur uniforme, c'est pourquoi ils en conservèrent une partie : leur ceinturon à plaque et leur célèbre maillot rayé blanc et bleu.

Mais laissons-là ces considérations et revenons à la participation de cette brigade aux combats de Stalingrad. Disant adieu au Grand Nord, encore naguère couvert de neige et de glace, les marins se retrouvèrent sous la chaleur accablante des steppes du Caucase. C'est après un périple de quinze jours en chemin de fer, que les marins arrivèrent sur la rive gauche de la Volga dans la soirée du 16 septembre. En face, Stalingrad brûlait, une épaisse fumée noire se coulait le long de la ville en feu. Tout n'était qu'explosions, tirs, rafales et hurlements de sirène des stukas qui piquaient en lâchant leurs bombes... Sur les appontements, débarquaient les blessés et les pitoyables civils en larmes, la canonnade éclatait tout autour. C'était une vision d'enfer et d'apocalypse que contemplaient les marins médusés... et c'était là-bas qu'on allait les jeter.

Dans la ville la situation est quasi désespérée, privée de tout, la 62^e Armée tient encore par miracle. Si la défense du centre de la ville est assurée par l'ardeur combative de la 13^e Division de fusiliers de la Garde du *gueneral-maïor*¹⁵



Rodimtsev, toute l'aile gauche de la ville au-delà de la barrière naturelle de la Tsaritsa est quasiment tombée entre les mains Allemandes. Le PC de Tchouïkov établi dans ce ravin est à 600 m à peine des troupes Allemandes qui attaquent dans sa direction. Pour la défense de cette ligne, il ne reste plus que les quelques *strelki* (fusiliers) survivants de la 244^e Division de fusiliers du *polkovnik* Afanasiev et à la 42^e Brigade particulière de fusiliers du *polkovnik* Batrakov, appuyés seulement par les derniers T-34 de la 133^e Brigade blindée lourde du *podpolkovnik*¹⁶ Boubnov. Sur le pont

ferroviaire qui enjambe la Staritsa, se bat un groupe de *tchekisty* (fusiliers de gendarmerie) du 271^e Régiment du NKVD.

Au-delà de cette ligne, qui résiste encore, il ne reste plus que quelques îlots de résistance isolés et disséminés, d'unités décimées ; La 35^e Division de fusiliers de la Garde du *gueneral-maïor* Glazkov, réduite à moins de 300 baïonnettes, lutte à mort en grillant ses dernières cartouches autour de l'Elevator (Silo à grain). À côté d'elle lutte également les derniers représentants du 271^e Régiment de fusiliers de la 10^e Division de fusiliers du NKVD du *polkovnik* Saraïev ; ainsi que ce qui reste du 502^e régiment d'artillerie de chasseurs antichar... et c'est tout face aux grenadiers des 94^e ID et 29^e ID (mot) et les panzers des 14^e et 24^e PzD ! C'est là que Tchouïkov décide d'engager en toute urgence les marins de la 92^e OSBr¹⁷ qui viennent de lui parvenir, avec mission de reconquérir le terrain perdu. Le lendemain dans la nuit du 17, seuls les 1^e et 2^e bataillons de la brigade sous le commandement du chef d'état-major de la brigade -le *maïor*¹⁸ Lemelianenko- ont pu être transbordés sur les quais du débarcadère du centre de la ville, par leurs homologues de la Flottille de la Volga.

¹⁵ Grade équivalent à général de brigade.

¹⁶ Grade équivalent à lieutenant-colonel.

¹⁷ Abréviation de l'intitulé soviétique de la 92^e otdelnaïa strelkovaïa brigada : O pour otdelnaïa qui signifie particulier, S pour strelkovaïa qui signifie fusiliers et Br pour brigada qui signifie brigade. Autrement dit, 92^e brigade particulière de fusiliers.

¹⁸ Grade équivalent à commandant.

De là, ils ont remontés la Volga jusqu'à l'embouchure de la Staritsa et au petit matin du 18, les marins ont engagé le combat dans le secteur qui leur a été assigné. Les marins, pour s'opposer aux blindés, hormis quelques pièces antichars (Qu'ils n'auront à disposition que le 21 comme nous allons le voir plus loin), ne pouvaient compter que sur leurs fusils-antichars de 14.5 mm ou les grenades antichars et surtout les bouteilles incendiaires dont ils sont, il est vrai, largement pourvus. Ils portent sur eux de quoi tenir 2-3 jours, guère plus.

Les combats de rue sont engagés aussitôt et tandis que les marins reprenaient sous contrôle la Conserverie à 2.5 kilomètres de l'embouchure de la Staritsa, ils conquéraient le terrain, maison après maison, en s'infiltrant plus en profondeur par les rues « Kim », « Des ouvriers et des paysans », « Barricade » et « Kozolovski ». Dans la chaleur des combats, les marins avaient déposés leurs épais cabans noirs, et combattaient dans leurs maillots de corps rayé blanc et bleu. Quand la nuit fut tombée, un groupe avancé de marins était parvenu aux abords de la gare ferroviaire « Stalingrad-II », pour laquelle ils engagèrent le combat. Du coup, l'Elevator devint également à porté de main du 2^e bataillon. Sans faiblesse, ni repos, les marins attaquèrent et parvinrent à rompre partiellement l'encerclement du bâtiment et par cette brèche envoyèrent la compagnie du *leïtenant flota*¹⁹ Zazoulia, tenter de parvenir en renfort dans l'Elevator (Silo à grain) mais seule la section de *poulemiottchiki* du *starchina vtoroi stat*²⁰ Khozianov y parvint.

Survivant de cette bataille, Kozianov se rappellera de l'événement, il écrira dans ces mémoires :

« Je me rappelle que, dans la nuit du 18 septembre, après un ardent combat, on m'appela au poste de commandement et l'on me donna cet ordre : parvenir avec ma section de mitrailleuses jusqu'à l'élévateur et, avec la fraction chargée de sa défense, le tenir à tout prix. Cette nuit même, nous arrivâmes au point indiqué et nous nous présentâmes au commandant de la garnison.

L'élévateur était alors défendu par un bataillon de la Garde, qui ne comptait pas plus de 30 à 35 hommes avec les blessés graves et légers qu'on n'avait pas encore évacués à l'arrière. Les soldats de la Garde, fort heureux de notre arrivée, se répandirent aussitôt en plaisanteries et boutades gaillardes. Notre section se composait de 18 hommes munis d'un bon armement. Nous avons deux mitrailleuses lourdes et une mitrailleuse légère, deux fusils antichars, trois pistolets-mitrailleurs et un poste radio ».



« L'élévateur était alors défendu par un bataillon de la Garde, qui ne comptait pas plus de 30 à 35 hommes avec les blessés graves et légers qu'on n'avait pas encore évacués à l'arrière. Les soldats de la Garde, fort heureux de notre arrivée, se répandirent aussitôt en plaisanteries et boutades gaillardes. Notre section se composait de 18 hommes munis d'un bon armement. Nous avons deux mitrailleuses lourdes et une mitrailleuse légère, deux fusils antichars, trois pistolets-mitrailleurs et un poste radio ».

Cela faisait déjà deux jours que les *gvardeïski-desantiniki* (parachutistes de la Garde) luttèrent dans l'encerclement et au-dedans même du bâtiment dont ils parvinrent finalement à en chasser les allemands qui y étaient entrés. Il est difficile d'identifier qui furent ces parachutistes transformés en fusiliers de la Garde qui se trouvaient à l'intérieur du bâtiment. Les différents récits qui donnent plusieurs noms des principaux combattants de l'Elevator ne permettent pas précisément d'identifier qui était qui. Par conjoncture on peut supposer qu'il s'agissait du *kapitan*²¹ Nazarov, du *starchi politrouk*²²

¹⁹ Grade équivalent à enseigne de vaisseau de seconde classe.

²⁰ Grade équivalent à second maître.

²¹ Grade équivalent à capitaine

²² Instructeur politique principal.

Nossarev, du *starchina*²³ Katliouk, du *serjant*²⁴ Kalachnikov et des *krasnoarmeïets*²⁵ Birioukov et Khvostikov...Mais il peut tout aussi bien s'agir des marins du 2^e bataillon qui ont lutté pour le désenclavement de l'*Elevator* ! Bref passons.

HISTOMAG'44.



Au cours de cette même nuit, les deux autres bataillons -les 3^e et 4^e- débarquèrent en renfort, et rallièrent les rangs déjà éclaircis de la première vague et tentèrent d'exploiter la situation en développant de nouvelles attaques pour repousser les Allemands. Ces derniers, ressaisis de la désagréable surprise du débarquement des « diables de la mer », comme ils les surnommaient, avaient mis à profit la nuit pour redéployer les troupes en conséquence qui, dès l'aube, passèrent à la



contre-attaque avec l'appui des panzers.

Dans le secteur stratégique de l'*Elevator*, les allemands, en force, repoussèrent les marins. L'*Elevator* fut de nouveau encerclé et des émissaires Allemands, drapeau blanc en tête, à bord d'un panzer, proposèrent à la garnison de se rendre en échange de la vie sauve... mais pour toute réponse, il leur fut prié de repartir à pied, car une bordée ajustée des deux fusils antichar, mit hors de service le panzer imprudemment avancé près du bâtiment. Peu après, les allemands attaquèrent en règle avec l'appui de 7 panzers, mais toutes les attaques furent refoulées, tandis que 45 courageux marins mené par le *starchi leïtenant*²⁶ Poliakov et le *politrouk*²⁷ Mikhaïlovaraïa, tentèrent de percer à deux reprise jusqu'à l'*Elevator*, mais sans autre succès que de détourner les forces assaillantes de l'*Elevator* à leur rencontre.

Les jours suivants, les Allemands s'élançèrent à l'assaut du bâtiment. Les panzers rappelés à la rescousse, ouvrirent le feu à bout portant pour soutenir l'assaut des grenadiers de la 93^e ID. Les céréales prirent feu dégageant une épaisse fumée asphyxiant les défenseurs, et qui jointe à la chaleur dégagée, les assoiffaient terriblement. Très vite la petite réserve d'eau de leur gourde individuelle s'était épuisée totalement. Dans son récit Khozianov rapporte :

²³ Grade équivalent à adjudant.

²⁴ Grade équivalent à sergent.

²⁵ Soldat, littéralement soldat rouge.

²⁶ Grade équivalent à sous-lieutenant.

²⁷ Terme général qui désigne les instructeurs politiques mais qui correspond aussi au grade intermédiaire entre le mladchi politrouk et le starchi politrouk. Il est l'équivalent du grade de lieutenant.

sentions et entendions les pas et le souffle des soldats ennemis, nous ne pouvions pas les voir à cause de la fumée. On tirait au jugé, à l'oreille ».

HISTOMAG'44.



Dans le camp adverse, le soldat Hofman du 267^e IR de la 93^e ID qui participait aux combats pour l'*Elevator*, estomaqué par l'acharnement défensif des soviétiques, répétait dans son journal intime les arguments de la propagande nazi : « *Dans le silo à grain combattent les condamnés à mort russes. Si toutes les maisons de Stalingrad se défendent ainsi, aucun de nos soldats ne reviendra en Allemagne* ». Si la situation de la garnison de l'*Elevator* était dramatique, celle de la brigade n'était guère meilleure. Côté ravitaillement la situation des marins devenait problématique, les violents combats menés avaient mangés leur réserve initiale. Les munitions commençaient à manquer tout autant que les vivres. Cela tenait au fait que les services de la 62^e Armée étaient totalement dans la "panade", ils étaient dépassés par les événements, autant que les marins eux-mêmes. Rien n'avait pu être organisé et tout se

faisait en catastrophe, dans l'urgence.

Un rapport du NKVD daté du 21 septembre au soir, dépeint le tableau tragique des premières journées de combats : « *Aujourd'hui l'adversaire a concentré tout particulièrement un feu nourri de son artillerie et le bombardement de l'aviation sur le centre de la ville et les quais des amarrages des débarcadères. Ont brûlé deux appontements centraux. Il y a beaucoup de victimes. Sur les quais du bord droit de la Volga la désorganisation continue de sévir. Les munitions envoyées dans la nuit en temps voulu par le service de ravitaillement ne sont pas réceptionnées, en raison de quoi les munitions sont déchargés à même le bord et sont dynamité ensuite par le feu de l'adversaire. Les blessés jusqu'au soir ne sont pas évacués. Les blessés graves ne reçoivent aucune aide et meurent. Les cadavres ne sont pas retirés et certains sont même foulés par les véhicules. Les médecins sont absents, ce sont les femmes civiles qui viennent en aide aux blessés [...] nous avons découvert cinq canons en bon état appartenant à la 92^e Brigade de fusiliers. Le commandant de la brigade, le polkovnik Tarassov, s'est justifié de cet abandon de matériel pour absence de moyen de transport. Nous avons trouvé des voitures pour charger les canons et nous les avons acheminés à l'unité* »²⁸.

La nuit du 21 septembre, les défenseurs de l'*Elevator* étaient arrivés au bout du rouleau, Khozianov raconte :

« *Le soir après une brève accalmie, nous fîmes le compte des munitions. Il en restait peu : un disque et demi pour le Fusil-mitrailleur, vingt-cinq à trente cartouches, pour chaque pistolet-mitrailleur, et seulement huit à dix cartouches par fusil. Avec si peu de munitions, il était impossible de se défendre. Nous étions encerclés. Nous résolûmes de nous frayer une voie vers le secteur sud, du côté de Békétovka, étant donné que les chars ennemis croisaient sur les faces est et nord de l'élévateur. Dans la nuit du 21 septembre, sous la protection de notre seul fusil-mitrailleur, nous nous mîmes en route. Tout alla bien au début, les fascistes ne nous attendaient pas de ce côté. Après avoir passé le ravin et la voie du chemin de fer, nous tombâmes sur une batterie en position sous le couvert de l'obscurité. Je me rappelle que nous renversâmes d'emblée trois mortiers et un wagonnet plein d'obus. Les nazis s'enfuirent en débandade ; laissant sur le terrain sept tués, et jetant non seulement leurs armes mais aussi du pain et de l'eau. Et nous n'en pouvions plus de soif. Boire, Boire ! Telle était notre seule pensée.* »



²⁸ (FSB, F.14, on.4, D.326, L.229-230).



Ainsi se termina l'héroïque défense de l'*Elevator*, quinze soldats parvinrent à rejoindre leur ligne. Le soldat Hofman du 267^e IR de la 94^e ID donne l'épilogue de l'événement : « Dans le bâtiment de l'élévateur a été trouvé près de 40 cadavres russe. Parmi eux la moitié avait

l'uniforme marin « des diables de la mer ». Nous avons fait un prisonnier, grièvement blessé²⁹ [...] Tout notre bataillon est réduit à l'effectif théorique d'une compagnie. Nos vieux soldats ne se rappellent pas un tel combat acharné ».

Et comme si cet événement n'était pas suffisant, les Allemands réussissent à déboucher sur la Volga sur leur flanc gauche, à mi-chemin de l'embouchure de la Tsaritsa et des quais du débarcadère central. Pour tenter de rétablir le lien avec les *moriaki* (marins), Rodimtsev fit donner son ultime réserve, le bataillon de sapeurs, mais cela s'avéra vain. En fait la 13^e GvSD³⁰ était elle-même dangereusement menacée, la minoterie N°4 dans lequel se trouvait son PC, était violemment attaqué par les allemands avec l'appui de trois panzers. À partir de ce moment la 92^e OSBr était isolée. Pour son ravitaillement, elle ne pouvait compter que sur le dévouement des vedettes blindées qui devaient se risquer à son bord sous le feu ennemi. En fait la brigade n'a plus perçu grand-chose très rapidement, les Allemands ayant débouchés sur la Volga à bien des endroits et le secteur défensif de la 92^e OSBr ne cessant de se réduire en peau de chagrin, la rive de la Volga encore tenue par les marins se trouvait soumise aux tirs de toutes les armes.

Les bombardiers de la Luftwaffe, se concentrant sur le terrain tenu encore par les marins, déversèrent bombe sur bombe sur leurs têtes tandis que l'artillerie Allemande pilonnait la bande côtière. Plongés dans ces conditions infernales, les marins aux abois, continuèrent malgré tout la lutte. Ils ne tenaient plus que quelques îlots, quelques rues et une étroite bande côtière. La conserverie et la scierie avaient été perdues.

Le 25 septembre, l'état-major de la brigade menacé, bombardé et communications coupées, décidait de se replier sur l'île « Golodny », tandis que ce qui restait de l'unité était abandonné à son sort. C'est le commandant du bataillon de *poulemiotchiki*, Iakovlev, qui regroupant autour de lui les ultimes marins valides, livraient les derniers combats avec les ultimes cartouches. Cette décision de quitter le bord droit de la Volga par les commandants de l'unité était lourde de conséquences puisque cela avait été sévèrement interdit par Tchouïkov, de surcroît aucun repli, et en premier lieu pour les états-majors n'était autorisé sans permission expresse du commandement.

Pendant ce temps, le commandant de la 62^e Armia, le *gueneral-leïtenant*³¹ Tchouïkov, coupés de tout contact et alarmé par des soupçons sur la sincérité des derniers rapports de l'état-major de la 92^e Brigade, expédiait le NKVD voir sur place pour tenter de tirer au clair ce qui s'y passait. C'est donc sur l'île Golodny, le 26 septembre, qu'un jeune officier du NKVD avait fini par découvrir l'abri de l'état-major de l'unité et constatait que son commandant, le *podpolkovnik* Tarassov et le *kommiszar*³² Andreïev étaient enivrés.

²⁹ Il s'agit de Khozianov qui avait été fortement commotionné par une explosion tandis qu'il tentait de rejoindre ses lignes et fut fait prisonnier. Par chance, il échappa rapidement à la captivité, probablement suite à la contre-offensive soviétique. Après avoir été remis sur pied, après le passage dans cinq hôpitaux ! -ce qui en dit long de son état au moment de sa libération- il fut de nouveau bon pour le service en 1944.

³⁰ Abréviation de l'intitulé soviétique de la 13^e gvardeïskaïa strelkovaïa divizia : Gv pour gvardeïskaïa qui signifie de la Garde, S pour strelkovaïa qui signifie fusiliers et enfin D pour divizia qui signifie division. Autrement dit 13^e Division de fusiliers de la Garde.

³¹ Grade équivalent à Général de division.

³² Commissaire politique.

Les deux hommes furent immédiatement mis aux arrêts et par la suite ils furent jugés et passés par les armes. Bien après la guerre, le fils du *kommisar* enquêtant sur les faits qui ont conduit son père au poteau d'exécution, tentera de réhabiliter les deux hommes, mais Tchouïkov s'y opposa jusqu'à la fin de sa vie.

Bref, dans la nuit du 26, laminés, abandonnés et à bout de tout, les *moriaki* tentent de sauver leur vie en rejoignant à leur tour l'îlot Golodny, avec des moyens de fortune. Mais les Allemands postés sur le rivage repèrent le mouvement et "rafalent" les grappes d'hommes accrochés à leurs planches de salut. Finalement le matin du 27 septembre, le comptage recensait 214 survivants exactement. Dans ces tristes conditions, Tchouïkov ordonnait le retrait de l'unité, ou plus exactement ce qu'il en restait.



Renvoyée à l'arrière, l'unité sous le commandement du maïor Samodaï était hâtivement complétée, probablement avec des blessés sortis des hôpitaux et des reliquats de détachements épars. Cependant le besoin en hommes dans la ville était si vif, qu'il a été décidé de réengager l'unité qui n'avait de brigade que le nom, et qui ne représentait même pas l'effectif théorique d'un bataillon. La nuit du 30 septembre les *moriaki* qui en avait tant bavés, retournait sur le bord droit dans l'enfer de Stalingrad. Ils étaient affectés en renfort à la 308^e division de fusiliers sibériens du *gueneral-maïor* Gourtiév qui avait pour mission de défendre l'usine *Barricady*.

Le 15 octobre, ce qui restait de l'unité -147 hommes exactement- était jeté dans la fournaise des combats sanglants de la puissante attaque allemande qui visait la conquête de l'usine *Traktorny* défendu par les *gvardeïski desantinki* (parachutistes de la Garde) de la 37^e GvSD du *gueneral-maïor* Joloudev. Le soir de ce 15 octobre, il restait 12 hommes, son commandant, son commissaire et deux autres officiers d'état-major ! Ces derniers survivants, sont renvoyés à l'arrière et il est décidé de reformer l'unité de but en blanc.

Le 9 novembre, grâce à l'apport de quelques renfort frais de la Flotte du Pacifique, l'unité remise sur pied, était de nouveau réengagée mais pour la défense cette fois-ci de l'usine *Krasny Oktiabr*, en renfort à la 193^e SD³³ exsangue du *gueneral-maïor* Smekhotvorov.

Le 24-27 novembre, la brigade procédait avec succès à l'attaque des pentes sud du Mamaïev Kourgane. Par la suite, il est difficile de trouver mention des combats menés par cette brigade, mais son ultime fait d'arme fut de nettoyer le dernier réduit allemands dans l'usine *Barrikady* : l'atelier N°32, la nuit du 31 janvier.

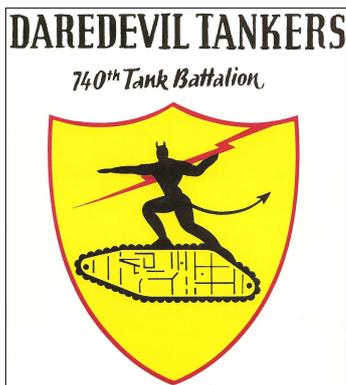
Le 2 février la brigade participait à la réduction de l'ultime poche de résistance du général Strecker dans le secteur de *Traktorny* qui signait la fin de la bataille.

Aujourd'hui dans la ville de Volgograd près de l'*Elevator*, un des rares bâtiments qui survécu à la destruction dantesque de la ville, s'élève un petit monument à la mémoire de ses marins. Mais un grand nombre d'entre eux resteront de glorieux inconnus, le petit bateau qui transportait une partie de l'état-major avec tous les papiers fut coulé. La liste des hommes qui constituait l'unité fut emportée avec les flots de la Volga... Les historiographes Russes ont seulement pu retrouver quelques noms grâce aux témoignages des rares survivants de cette unité.

³³ Abréviation du Russe *strelkovnaïa divisionaïa*, c'est-à-dire division de fusiliers

740th U.S. Tank Battalion "Daredevil Tankers"

Par Prosper
Vandenbroucke



Lors de la Seconde Guerre mondiale, les bataillons de chars de l'U.S. Army étaient rattachés aux divisions d'infanterie et le restèrent pendant la plus grande partie de la guerre. Le sort du 740th fut très différent. La philosophie du bataillon se comprend mieux à la lecture du livre écrit par son commandant, le lieutenant-colonel Georges K. Rubel.

Le lieutenant-colonel Georges K. Rubel

Laissons lui la parole : « Nous étions des nomades allant d'un point chaud à un autre, effectuant la maintenance de notre matériel pendant le transport du bataillon par voie ferrée, "piquant" des chars par-ci, les lâchant par là. Nous pratiquions ainsi pour toutes sortes

de véhicules de combat »...« Nous étions toujours terriblement pressés »...« A chacun, il fut inculqué que c'était son "job" d'être plus astucieux que l'ennemi »...« Plus la situation de l'ennemi était confuse et obscure, plus fort nous attaquions et pénétrions dans ses lignes. Nous avons la conviction que si nous ne savions pas ce qui se passait, il était hors de doute que l'ennemi ne le savait pas non plus »...« Etre encerclé, signifiait seulement que le champ de tir s'était élargi et cela ne nous paralysait pas ; pas plus que la proximité des troupes hostiles »

Ces conceptions, alliées à un comportement ardent et indépendant, furent les principales clés du succès du 740th Tank Battalion durant les combats dans lesquels il fut engagé.

Histoire sommaire du bataillon depuis sa création à la victoire alliée

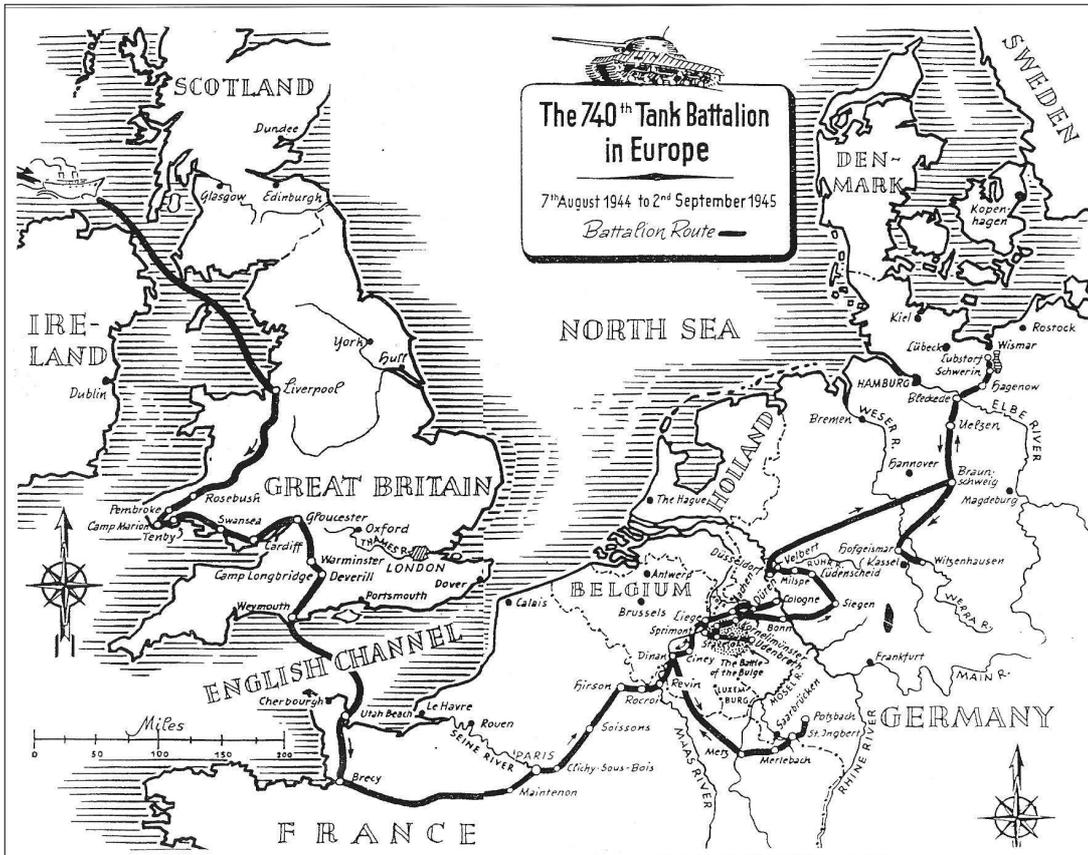
Le 740th Tank Battalion est formé à Fort Knox, Kentucky, le 1^{er} mars 1943. Il devient rapidement un bataillon spécial qui bénéficie du meilleur entraînement de l'époque (Séjour prolongé dans le désert de l'Arizona avec tir réel). Début août 1944, 34 officiers et 685 hommes du 740th Battalion arrivent en Europe, à Liverpool. Ils sont stationnés au Pays de Galles puis débarquent en France, le 1^{er} novembre 1944 à Utah Beach. Le bataillon ne dispose pas de son armement lourd (Ses chars) et son affectation définitive n'est pas encore décidée.

Deux possibilités sont offertes au Lt.Col. Rubel :

- partir pour finir le dégagement du Sud Ouest de la France ;
- ou
- rejoindre la Première Armée qui est au combat vers l'Allemagne.

Rubel force le destin en faisant mouvement au Nord. Le réalisme américain l'emporte et il lui est commandé de rejoindre le village d'Aubel en Belgique. C'est uniquement à leur entrée en Belgique que les soldats du 740th Tank Battalion appréhendent concrètement la guerre à la vue des villages sévèrement endommagés et des restes du charroi allemand détruit. Le 6 novembre, le bataillon arrive à Aubel en provenance de Rocroi (Ardenne française) où il se cherche un bivouac. C'est ainsi qu'il aboutit dans une pommeraie s'étendant entre les hameaux de Queue du Bois, Haustrée et Affnay dans la commune de Neufchâteau





Laissons ici encore la parole au Lieutenant-Colonel : « Le bataillon bivouaquait pour la nuit dans une pommeraie près d'un hameau du village de Neufchâteau. Un peu avant le coucher du soleil, une bombe volante V1 survola directement le bivouac à une altitude d'environ 500 pieds.

Périple du 740th T.B

Son moteur stoppa net, il fit un plongeon vertical et explosa à environ un kilomètre du camp. Les hommes qui avaient creusé des trous de fantassin pour pygmées, réalisèrent qu'ils pourraient avoir à utiliser ceux-ci pour eux-mêmes. Quand la bombe volante suivante survint une

heure plus tard, il n'y avait aucun trou qui n'atteignit pas trois pieds de profondeur. Cette nuit-là, nous commençons à scruter la direction, l'altitude, et le nombre de bombes volantes passant dessus nos têtes et nous en comptâmes cinquante jusqu'au déjeuner du lendemain matin. Elles étaient apparemment dirigées vers Anvers et Liège et notre bivouac était sur leur trajectoire.

Durant notre séjour à cet endroit, nous comptâmes jusqu'à 103 bombes volantes en un jour. Entre quinze et vingt d'entre elles explosèrent à moins d'un kilomètre du camp mais aucun membre du bataillon ne fut blessé. Aujourd'hui, en réfléchissant sur ce que nous avons enduré durant la guerre, la majorité des membres du bataillon considère encore les bombes volantes comme la plus terrifiante arme qu'Hitler ait pu utiliser. Même si nous vivions cents ans, nous n'oublierons jamais la Belgique et ses bombes volantes »

Le bataillon reçoit la semaine suivante l'ordre de se tenir prêt. Il est susceptible d'être engagé sur le front allemand au sud d'Aachen après le nouvel an.

L'Etat-major du bataillon se démène pour obtenir quelques chars pour acclimater les soldats au combat dans le borbier belge et pour assister à des combats en première ligne dans les environs d'Aachen avec les techniques de combat sur le terrain. Pendant leur séjour à Mortroux et à Neufchâteau les hommes du bataillon se font beaucoup d'amis parmi la population Belge de l'endroit. Ils participent à la célébration du 11 novembre et beaucoup se réjouissent de partager le repas de Noël dans les familles belges où ils sont invités

Les G.I.' au repos à Neufchâteau

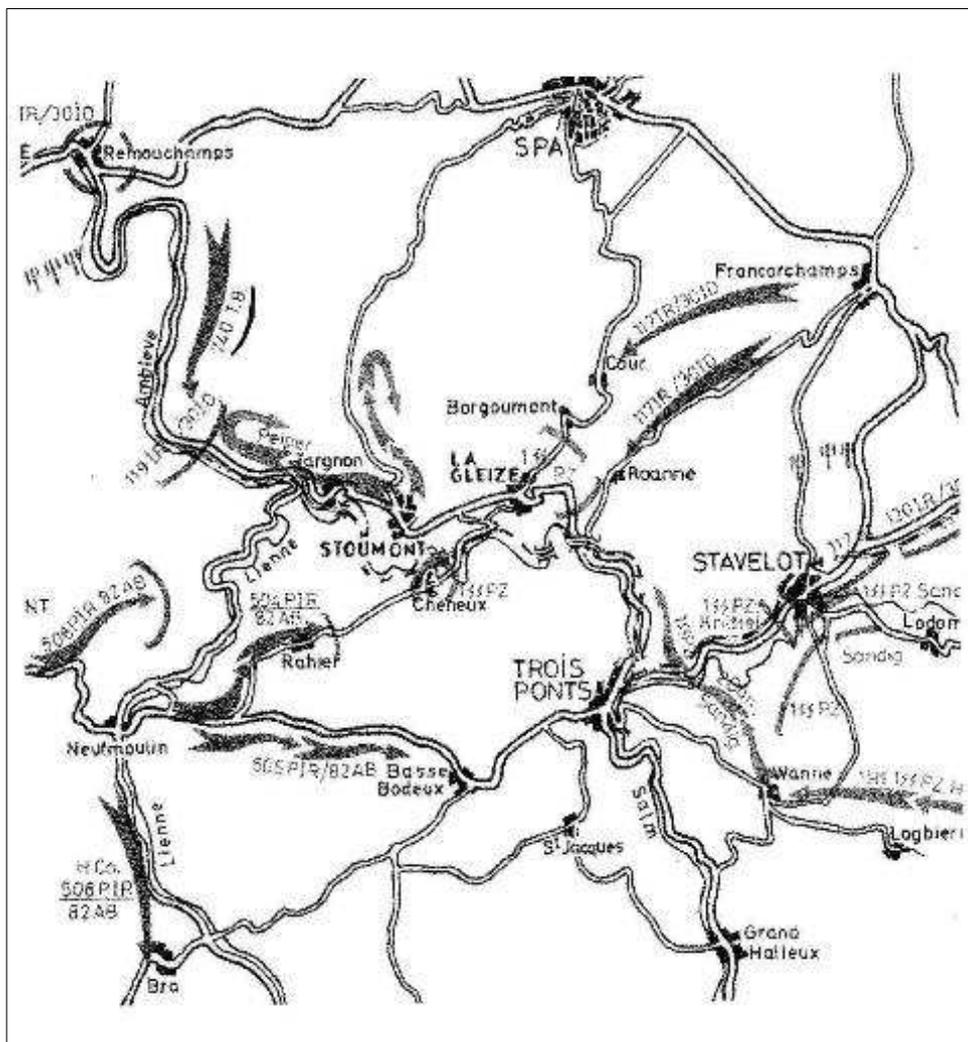


LA BATAILLE DES ARDENNES

Elle débute le 16 décembre 1944. Le bataillon reçoit ordre de livrer les 9 chars Sherman empruntés à un autre bataillon opérant au sud d'Aachen. Le 17 décembre, l'Etat-major de la 1^{re} Armée installé à Spa informe qu'il s'agit d'une forte attaque allemande et que le bataillon pourrait être appelé à combattre avec ce qu'il a (Soit 3 chars légers et 2 canons d'assaut) et que les autres hommes auraient à combattre comme une troupe d'infanterie. La situation est loin d'être brillante. Le 18 décembre, vers 13 heures, le général Hodges donne l'ordre à l'unité non divisionnaire, le 740th Tank Battalion de Rubel de gagner la région de Remouchamps et de retirer ses chars à l'atelier de réparation de Sprimont. Seuls 3 chars sont en état de marche. Sur environ 25 chars dans le parc, 15 seulement pouvaient être rendus opérationnels. La 1^{re} compagnie y travaille toute la nuit jusqu'au lendemain midi pour les remettre en ordre de marche.

Le 19 décembre 1944, à midi, le capitaine Berry commandant la compagnie C, dispose de 2 sections de chars. L'officier S2³⁴ du 119th Infantry Regiment de la 30th Infantry Division demande de l'aide au capitaine Berry. Le PC de son

régiment est installé à Stoumont. Un de ses bataillons a été encerclé et détruit. Au total, son régiment a perdu 50% de ses effectifs. Face à cette situation désastreuse, le commandement d'armée attache le 740th Tank Battalion à la 30th I.D. dans laquelle il est rattaché au 119th I.R. Le capitaine Berry arrive à Stoumont et reçoit l'ordre d'attaquer avant que l'infanterie ne soit complètement encerclée. Le lieutenant Powers, avec sa section est le fer de lance de l'attaque.



Mouvement des troupes autour de La Gleize-Stoumont-Stavelot et Trois-Ponts

Toujours le 19 décembre, vers 15 heures 30, le 740th est engagé pour la première fois. Venant de Remouchamps, il se dirige vers Stoumont. Dans les environs de la gare de Stoumont, le lieutenant Powers aperçoit un char Panther à moins de 150 mètres dans une courbe de la route. Réagissant comme l'éclair, le pointeur U.S. l'immobilise d'un coup au but. Environ 100 mètres plus loin, il enflamme un deuxième char Panther. Le canon de son char enrayé, le

lieutenant Powers déboîte légèrement et invite de la main à son suivant, le sergent Loopey d'engager rapidement avec son char TD. Le premier obus de Loopey met un troisième Panther en feu. Ces engagements ont duré une trentaine de minutes.

Une pluie fine se met à tomber et le brouillard s'installe, réduisant la visibilité à 400 mètres et arrêtant la progression. La section du Lt Powers a non seulement neutralisé 3 chars, qui avaient déclenché l'enfer parmi l'infanterie, mais ses mitrailleuses ont « arrosées » les bas-côtés des collines mettant un nombre important d'ennemis hors de combat.

³⁴ S2 : Intelligence Officer soit Officier du Renseignement.

LISTE DES VEHICULES, CANONS ET EQUIPEMENTS DETRUITES OU CAPTURES A L'ENNEMI.	
TANKS DETRUITES	
NOMBRE	TYPE
11	Tank Mark VI (Tigre Royal)
6	Tanks MARK VI (Tigre)
29	Tanks V (Panther)
17	Tanks Mark IV
2	Tanks Mark III
2	Tanks Mark IV sur barge dans le Rhin
2	M4 Sherman Tanks (tenus par l'ennemi)
69	Tanks détruits au total
AUTRES ARMES ENNEMIES DETRUITES	
NOMBRE	TYPE
2	Canons Jad Tiger SP W/12,8 cm
12	Canons 88 mm double affût AT - AA
6	Canons 88 mm AT (tirés par cheval)
43	Canons tractés 75 mm AT
58	Canons 75 mm AT - SP
25	Canons 75 mm SP
2	75 mm canons d'assaut
8	Obusiers tractés 105 mm
3	Obusiers tractés 105 mm
13	20 mm Multiple (4 canons) Gun Flak Wagons
6	Mortiers 120 mm
178	
VEHICULES ENNEMIS DETRUITES	
NOMBRE	TYPE
93	Half - Tracks
1	Half - Track US (tenu par l'ennemi)
1	Car blindé M8, US (tenu par l'ennemi)
6	jeep US tenus par l'ennemi
9	Cars blindés
1	Ambulance
1	Moto half-track
2	Prime Movers, artillerie lourde
20	Half tracks
1	Kubelwagen
11	Motorcycles
2	Ammo Carriers, half-track
3	Fourgons w/bazookas tirés par chevaux)
3	Flak Wagons
550	Divers véhicules mis hors combat dans la poche de la Ruhr
717	Nombre total de véhicules détruits

Ce succès galvanise l'infanterie du 119th I.R. qui, non seulement, s'arrête de battre en retraite mais se joint à l'attaque et regagne une partie du terrain perdu. Les pertes sont néanmoins élevées : 200 hommes du régiment d'infanterie et 5 chars. Le préventorium de Stoumont est un point stratégique. Il doit être pris avant de pouvoir prendre le village lui-même. La nuit, le capitaine Berry rampe à travers les lignes ennemies et effectue un tour du château à la recherche d'un passage pour une attaque de chars venant du nord-ouest. A son retour, il fait appel à des volontaires pour l'aménagement du passage. Vers minuit, 4 chars parviennent dans la place ; le capitaine Berry dirige personnellement leur feu en courant de l'un à l'autre. Avant le matin, il a neutralisé 2 chars ennemis, pris le préventorium et libéré les 22 hommes d'infanterie piégés à l'intérieur. Le 740th poursuivra sa campagne en dégageant les vallées de l'Ambève et de la Salm, ses chars feront merveille pour créer une brèche dans la ligne Siegfried. Ensuite, après un transfert au nord d'Aachen, il sera engagé dans la plaine allemande vers Düren et Köln (Cologne).

liste des pertes infligées à l'ennemi

Le 740th fait un détour par la France pour percer une nouvelle fois la ligne Siegfried à partir de la Lorraine. De retour au-delà du Rhin, il participe à la réduction de la poche de la Ruhr et termine par une fulgurante percée en direction de la Baltique.

Même si le 740th Tank Battalion a été engagé tardivement, il ne fait pas de doute que sa conduite fut celle d'un bataillon d'élite. Son bilan est éloquent. Le courage, de ses hommes, et leur efficacité ont été reconnus par de nombreuses décorations. Tout cela au prix de 43 soldats morts en Europe au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Sept d'entre eux reposent pour l'éternité au cimetière militaire américain d'Henri Chapelle.

Source : Plaquette commémorative de la commune de Dahlem (Belgique) édité par l'a.s.b.l. Foyer Aubinois en 1999.

Crédits photos : ibid et famille Clockers-Pesser

